Society
Spécial
BD

Angoulême

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINÉE

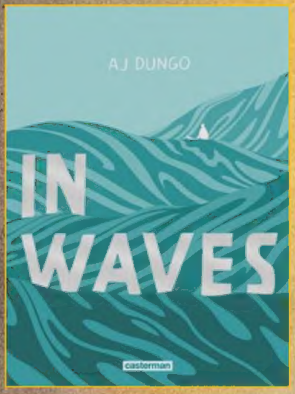
SÉLECTION OFFICIELLE

Le Château des animaux
T1 - Miss Bengalore
F. Delep & X. Dorison

« Une fable animalière et politique pleine d'intelligence, graphiquement superbe. »
Le Parisien

In Waves
AJ Dungo

« Un magnifique roman graphique, élégie en bleu et sépia, aux rouleaux de l'océan et à l'amour d'une jeune surfeuse défunte. »
Télérama



Le Loup
Jean-Marc Rochette

« Un récit stupéfiant, qui fait songer à Jack London, Hemingway ou Melville. »
Le Point

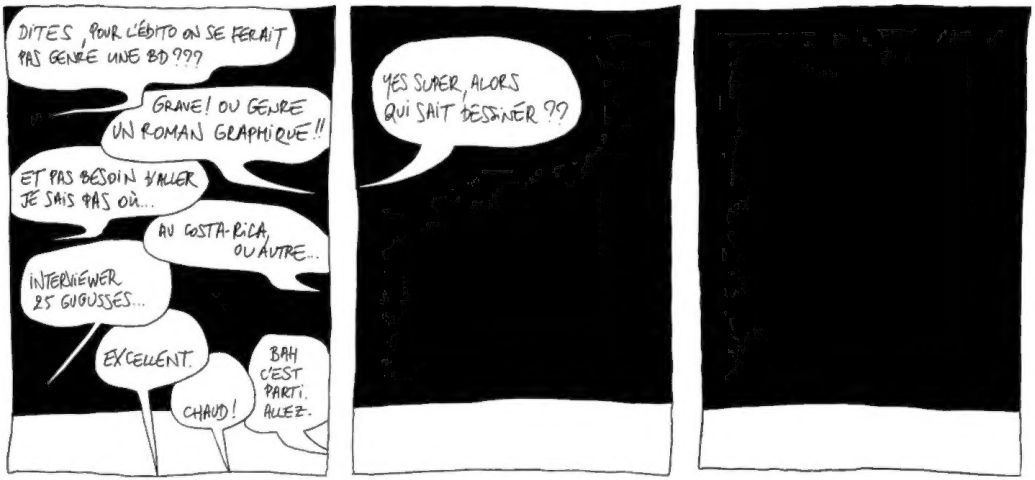
RETROUVEZ NOS ALBUMS ET LEURS AUTEURS AU FESTIVAL D'ANGOULÊME, DU 30 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2020.

casterman

© 2020 J.-M. Rochette

Édito

Par Chamoux et Gouverneur


DITES, POUR L'ÉDITO ON SE FERAIT PAS GENRE UNE BD ???
GRAVE! OU GENRE UN ROMAN GRAPHIQUE !!
ET PAS BESOIN D'ALLER JE SAIS PAS OÙ...
AU COSTA-RICA, OU AUTRE...
INTERVIEWER 25 GUGUSSES...
EXCELLENT.
CHAUD!
BAH C'EST PARTI, ALLEZ.
YES SUPER, ALORS QUI SAIT DESSINER ??

OURS

SOCIETY, édité par SO PRESS,
S.A.S au capital de 1 021 510 euros.
RCS n° 445391196.
9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris
Tél. 01 43 22 86 96 (préférez l'e-mail)
E-mail: prénom.nom@society-magazine.fr

RÉDACTION CONCEPTION

Rédaction en chef Pierre Boisson, Thomas Pitrel et Stéphane Régy
Direction artistique Laurent Burte et Peggy Cognet
Rédaction Simon Capelli-Welter, Arthur Cerf, Ambre Chalumeau, Maxime Chamoux, Jean-Vic Chapus, Hélène Coutard, Lucas Duvernet-Coppola, Sylvain Gouverneur, Lucas Minisini, Vincent Riou
Secrétariat de rédaction Noémie Pennacino et Michaël Simsolo
Illustrations Hector de la Vallée, Aline Zalko

ADMINISTRATION

Président et directeur de la publication Franck Annese
Actionnaires principaux Franck Annese, Guillaume Bonamy, Édouard Cissé, Vikash Dhorasoo, Patrice Haddad, Sylvain Hervé, Robin Leproux, Stéphane Régy, Serge Papin
Directeur général Éric Kambauer
Directeur du développement Brieux Férot
Directeur administratif et financier Baptiste Lambert
Comptable Teddy Miatti, assisté d'Asma Khanum

COMMUNICATION

communication@sopress.net

SYNDICATION

publishing@sopress.net

PUBLICITÉ

H3 média
9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris
01 43 35 82 65
E-mail: prénom.nom@sopress.net
Directeur Guillaume Pontoire
Directeur de publicité Jean-Marie Blanc
Directeur de clientèle Maxime Trosdorf
Chefs de publicité Olivier Lega & Christelle Semiglia
Chef de projet Angie Duchesne

ABONNEMENT

abosociety.fr

Responsable abonnement
Vincent Ruellan
avec Daniela Stan
abonnement@society-magazine.fr

ISSN: 2426-5780
Commission paritaire n°CPPAP: 0420 D 92677
Imprimé par Léonce Deprez ;
Distribution Presstalis

Copyright SOCIETY.

Couverture:
Emil Ferris pour *Society*

Sommaire

Noémie Lvovsky

6. Les trois BD de sa vie.

AJ Dungo

10. Comment expliquer le succès d'*In Waves*? En demandant à l'auteur de raconter l'histoire derrière le livre, tout simplement.

Ugo Bienvenu

12. Il a 32 ans et déjà une œuvre conséquente derrière lui. La critique l'adore, son éditeur le compare à Mœbius. Voici Ugo Bienvenu, la nouvelle star de la BD française.

Manga moquette

18. Soit vous en faites partie, soit vous les avez déjà vus: ces fans de mangas qui passent des après-midi entiers à lire des BD assis sur les moquettes de la Fnac. Mais au fait, pourquoi la Fnac?

Posy Simmonds

22. L'auteure anglaise de *Tamara Drewe*, *Gemma Bovery* et *Cassandra Darke* reçoit chez elle, à Londres, pour expliquer comment une petite fille élevée à la campagne dans les années 50 est devenue la Dickens de la bande dessinée.

Laurent Maffre

30. Ses deux tomes de *Demain, demain* auscultent la façon dont la France a traité ses immigrés de l'après-guerre à aujourd'hui. Rencontre à Gennevilliers, épicentre de son œuvre.

Sophie Guerrive

36. Les aventures de l'ours Tulipe comptent parmi leurs fans Philippe Katerine ou Jean-Luc Mélenchon. Étrange? Pas tant que ça, quand on connaît Sophie Guerrive.

Nick Drnaso

40. En deux albums qui regardent l'Amérique dans le blanc des yeux, l'auteur de Chicago est devenu la relève de Daniel Clowes, Chris Ware ou Adrian Tomine. Il reçoit chez lui.

Dominique A

46. Petit, Dominique A ne voulait pas devenir chanteur. Il voulait devenir dessinateur. Cela valait bien une interview.

Le polar de l'année est une bande dessinée

BLUTCH & ROBBER

MAIS OÙ EST KIKI ?

UNE AVENTURE DE TIF ET TONDU

DUPUIS

FESTIVAL INTERNATIONAL ANGOULÊME 2009 DE LA BANDE DESSINÉE GRAND PRIX

EN PARTENARIAT AVEC

Tif et Tondu par Blutch et Robber © Dupuis 2020. Kiki est un personnage créé par Will et Tillieux.

Top 3

"Riad Sattouf, c'est comme Tolstoï"

Par Vincent Riou

Membre du jury au festival d'Angoulême cette année, la cinéaste Noémie Lvovsky a déjà un premier palmarès: les trois BD de sa vie.

1 *Pascal Brutal*, Riad Sattouf (2006)

"On s'est rencontrés chez une amie commune, lors d'un dîner. Il ne parlait pas du tout, mais il respirait l'intelligence. Les gens parlaient du voile, je crois. Je me disais: *'Le gars, là, il a une façon de rien dire, c'est un peu Einstein.'* C'est étrange, les mecs taiseux. C'est comme avec Tolstoï: les gens allaient le voir pour lui demander *'C'est quoi le sens de la vie? Comment dois-je vivre?'* et Tolstoï devait leur répondre. Riad a fait un peu le même effet sur moi. Quand je me suis enfin retrouvée avec lui à une terrasse de café, je lui ai donc demandé quel était le sens de la vie. Il m'a répondu en fonction des mecs qui passaient devant nous: *'Lui, je suis sûr que tu le trouves viril.'* C'était pas vraiment la question. Du coup, je suis allée lire *Pascal Brutal*. Et j'ai plongé dans l'univers, j'ai tout lu. J'ai adoré *Les Jolis Pieds de Florence*, le premier tome des *Pauvres Aventures de Jérémie (elle a aussi joué dans deux films de Riad Sattouf:* Les Beaux Gosses *et* Jacky au royaume des filles, *ndlr)*. Ensuite, il m'a parlé d'autres choses, comme *Black Hole*, de Charles Burns, en me disant: *'Ça devrait te plaire.'* Et j'achetais, je ne rejetais rien."

"Les souris de Spiegelman, j'ai l'impression de les avoir rencontrées"

2 *Rosalie Blum*, Camille Jourdy (2007)

"Avant de jouer Rosalie Blum *(dans le film de Julien Rappeneau, sorti en 2016, ndlr)*, je n'ai pas voulu lire la BD, ça m'aurait inhibée de me poser la question de ressembler ou dissembler du personnage. C'était au metteur en scène, Julien Rappeneau, de s'en soucier pour moi. Après le tournage, Camille Jourdy, l'auteure, m'a dit qu'elle avait pensé à moi pour le rôle. J'en ai été très surprise, parce que j'ai pas grand-chose à voir avec elle, à part la tristesse ou la mélancolie *(rires)*. Dans la bande dessinée, il y a des personnages fictifs qui existent autant que des acteurs, pour moi. Les souris de Spiegelman, j'ai l'impression de les avoir rencontrées. Ce qui m'émeut, comme pour un film, c'est l'esprit. Je n'isole pas le trait du texte. Sattouf, Burns, Spiegelman, mes grands premiers auteurs, ça ne m'apporte rien de technique, mais par rapport au livre 'classique', ce qui me tire vers le haut, c'est le souffle que ça peut donner, l'énergie, la liberté des idées, des auteurs, leur culot, leur insolence. Dans certaines BD, il y a cette immédiateté qui correspond à mon rythme intérieur, et à laquelle j'aspire dans mon cinéma."

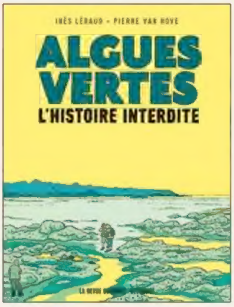
3 *Maus*, Art Spiegelman (1980)

"Quand j'étais petite, je ne lisais pas *Tintin*, pas *Astérix* ni les hebdos ; c'était pas dans la famille, la BD. Enfin si, il y avait *Bibi Fricotin* et *Les Pieds Nickelés*, des trucs des années 30, parce que je suis d'une famille de vieux! Et puis rien, jusqu'au début des années 2000, quand j'ai lu *Maus*, de Spiegelman. On s'en parlait tous à l'époque, j'ai adoré, et j'ai commencé à lire plus de romans graphiques."

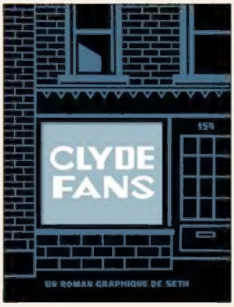
ANGOULÊME 2020

DES ŒUVRES D'EXCEPTION DANS LA SÉLECTION OFFICIELLE

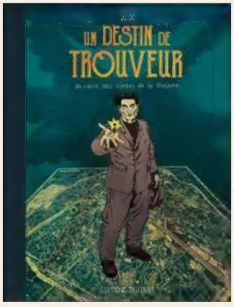
Les Indes fourbes



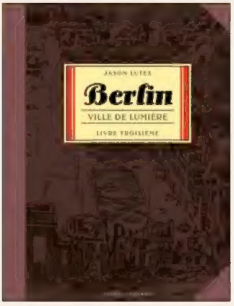
Algues vertes
L'histoire interdite



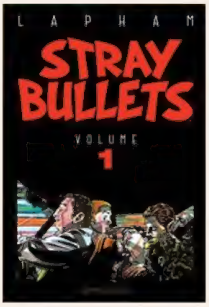
Clyde fans



Un destin de trouveur
Les Contes de la Pieuvre



Berlin
Livre troisième



Stray Bullets
Volume 1

DELCOURT

© 2020, Groupe Delcourt

Flop 5

Une case en moins

Par Ambre Chalumeau

La bande dessinée, c'est du sérieux. Alors quand des réalisateurs se mettent en tête de faire passer les héros préférés des Français du papier à l'écran, ça passe… ou ça casse. Souvent, ça casse.

2008

Astérix aux Jeux olympiques

Si *Astérix et Obélix: Au service de Sa Majesté* est l'épisode de la franchise qui a le moins rempli les salles, *Astérix aux Jeux olympiques* est celui qui a été le plus mal reçu par la critique. En plus de ne pas avoir remboursé son budget, le film est accusé d'être un étalage bling-bling de caméos sans véritable scénario, et sans véritable humour non plus, loin de l'adulé *Mission Cléopâtre*. Bref, une catastrophe. Par ailleurs, notons qu'Idéfix finira l'année en étant nominé aux Gérard dans la catégorie "Plus mauvais animal dans un rôle d'animal".

"Une entreprise commerciale qui agite son argent pour cacher la vacuité du scénario"

L'Express, à propos d'*Astérix aux Jeux olympiques*

2004

Blueberry, l'expérience secrète

Jan Kounen, rien de moins que lui, s'entoure de Vincent Cassel et Michael Madsen, rien de moins qu'eux, pour aller tourner une adaptation de la bande dessinée *Blueberry*, rien de moins que ça. Mais le film est mal accueilli: on reproche au réalisateur d'avoir pris trop de libertés avec les véritables histoires du célèbre lieutenant, en faisant notamment prendre à ce dernier des plantes psychotropes lors de sessions d'hallucinations chamaniques. Si le dessinateur, Jean Giraud, soutient le parti pris, les héritiers du scénariste, Jean-Michel Charlier, ont eux demandé à ce que son nom soit retiré du générique. Dur.

2017

Valérian et la Cité des mille planètes

Que Luc Besson, que l'on ne présente plus, adapte en grande pompe la bande dessinée futuriste des années 70 *Valérian et Laureline*, pourquoi pas. D'ailleurs, les effets spéciaux et le casting prestigieux (même Rihanna, oui) rameutent rapidement des millions de personnes en salle, offrant au film le second meilleur démarrage de l'année en France. Souci: l'affluence retombe vite et les recettes seront finalement loin de compenser le budget du film, qui s'élève à 180 millions de dollars pour le tournage et 200 millions pour la promo. Coup de grâce: l'œuvre est classée à la deuxième place des pires films de l'année par le *Hollywood Reporter*. Et Dieu sait qu'il y a des navets, dans une année.

"Tout a été flingué par un ou deux papiers"

Luc Besson, à propos de *Valérian et la Cité des mille planètes*

2011

Les Aventures de Tintin: Le Secret de La Licorne

Charmé par le célèbre reporter en knickerbockers, qu'il qualifie *"d'Indiana Jones pour les enfants"*, Steven Spielberg adapte les aventures de Tintin, et plus précisément l'album *Le Secret de La Licorne*. Réalisé avec la même technologie de *live action* qui avait fait deux ans plus tôt le succès d'*Avatar*, le film, coûteux et impressionnant, rencontre un bon succès au box-office, ainsi qu'auprès de la critique. Alors, quel est le problème? Sans doute que les fans d'Hergé déplorent des personnages *"peu humains et expressifs"* et regrettent que le film ne soit pas *"plus lent et plus dessiné"*. Vous voulez dire une BD, quoi?

2013

Boule et Bill

Boule et Bill, le film, ou comment faire l'unanimité contre soi. Critiques assassines, notes sur AlloCiné d'une sévérité monstre et, plus grave encore, courroux des fans de Michel Sardou. Leur grief? La chanson *La Java de Broadway* fait partie de la BO du film, alors qu'elle n'a été enregistrée qu'un an après l'intrigue. Tant pis pour les puristes, un *Boule et Bill 2* sortira en 2017. Ce que l'on appelle un doigt d'honneur.

2018

Les Aventures de Spirou et Fantasio

Spirou et Fantasio, deux des héros les plus cultes de Franquin, sont portés à l'écran en France, et voici ce qu'ils récoltent: *Télérama* rappelle que Franquin, lui, "ne faisait pas de plaisanteries à base de touchers rectaux ou d'excréments de chameau" et CinéSéries dénonce "un accident industriel dans toute sa splendeur, un châtiment que personne ne mérite", ainsi qu'une galerie de personnages "juste bonne, à l'instar du scénario du film, à être jetée dans les limbes de l'histoire cinématographique". Et après, on s'étonne que les Belges ne nous aiment pas.

DR

JOE SACCO

PAYER LA TERRE

L'AUTEUR DE *GAZA 1956* ET *REPORTAGES* REVIENT À LA BANDE DESSINÉE DOCUMENTAIRE

À LA RENCONTRE DES PREMIÈRES NATIONS DES TERRITOIRES DU NORD-OUEST CANADIEN

Futuropolis & XXI

Quand la bande dessinée s'engage

Suivez nous sur

Joe Sacco 2020/Futuropolis pour la traduction française

Vagues à l'âme

Par Simon Capelli-Welter

Phénomène critique et commercial de l'année 2019, *In Waves* raconte, en même temps que les débuts de la discipline, la bataille perdue d'une surfeuse contre le cancer. Elle s'appelait Kristen et partageait la vie d'un certain AJ Dungo, illustrateur. Lequel raconte ici le making of de son œuvre.

21 août 2019. En librairie, la couverture attire l'œil. Quatre vagues et le ciel comme autant de bleus, une silhouette sur une planche de surf, et en argenté, presque scintillantes, des capitales formant un titre, *In Waves*. Sur la quatrième de couverture, un premier paragraphe: "Alors que Kristen n'était pas montée sur une planche de surf depuis des années, ça a été une évidence. Sa passion était contagieuse, nous l'avons tous suivie. Mais parfois, son corps lui rappelait ses limites." Suivi d'un second: "Récit autobiographique bouleversant, *In Waves* est une grande histoire d'amour, la traversée d'un deuil et une ode à la culture surf." Bien. 9 janvier 2020. *In Waves* vient de remporter le prix BD Fnac-France Inter 2020. Le livre a, dans le même temps, passé les 35 000 ventes en France, est aussi traduit en polonais, italien et mandarin, en attendant d'autres pays. Le genre de succès miraculeux qui rappelle celui connu récemment par Emil Ferris avec *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres*. Aussi rare, et aussi mérité.

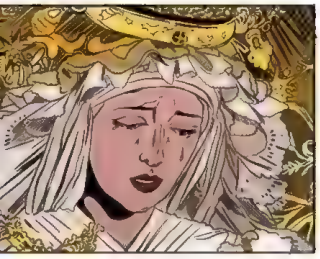
Livre autobio-cathartique, *In Waves* plonge au cœur d'un homme en deuil, AJ Dungo. Cet illustrateur de Los Angeles a été initié au surf par Kristen, avec qui il a vécu une histoire d'amour. Une histoire qui a duré huit ans, jusqu'à la mort de la jeune femme, en 2016, emportée par le cancer à 25 ans. Une histoire qu'AJ a dû raconter alors qu'elle venait tout juste de se terminer. Sans l'avoir vraiment voulu au départ. *"Tout a commencé lors de mon dernier trimestre en école d'art, et d'un voyage à Londres*, décrit-il. *Le projet*

que l'on avait emporté avec nous devait encapsuler la culture californienne. On a rencontré des designers, des agences de pub et des éditeurs, comme Nobrow. De retour à LA, ces derniers m'ont – à ma grande surprise – contacté pour faire un livre sur les pionniers du surf. Ils se demandaient également quelle était mon expérience personnelle avec la discipline." Quand AJ leur confie que celle qui lui a fait connaître et aimer le surf a disparu quelques mois plus tôt, ils lui suggèrent de fusionner l'histoire de ce sport et la sienne. Un peu hésitant, le jeune auteur pensait *"avoir besoin de plus de temps pour encaisser le décès de Kristen et écrire à ce sujet"*. Et puis... Et puis AJ Dungo s'intéresse à l'histoire de Tom Blake, une figure tutélaire du surf. C'est la *"révélation"*. *"Tom avait eu une relation qui reflétait celle entre Kristen et moi. Cette personne était Duke Kahanamoku* (champion olympique de nage libre en 1912 et 1920, cet Hawaïen a fait connaître le surf aux États-Unis comme en Australie, ndlr). *Tom révérait et respectait Duke d'une façon similaire à ce que je ressentais pour Kristen. Duke a poussé Tom dans des voies qui lui étaient encore inconnues, de la même façon que Kristen l'a fait pour moi. Cette idée qu'une rencontre puisse changer votre vie, c'est le fil qui m'a permis de lier les deux narrations ensemble."* Surtout, AJ trouve là l'occasion d'honorer une promesse. Avant de mourir, Kristen lui avait demandé de raconter leur histoire et avait prononcé la phrase suivante: *"Lorsque je ne serai plus là, je veux continuer à vivre à travers ton art."* Et c'est ainsi que le jeune homme, qui se décrit volontiers comme *"un gamin californien classique qui rêvait, enfant, de devenir Bruce Lee et de faire du skate"*, s'est retrouvé à composer une œuvre qui a touché le monde entier.

C'est peu dire que la vie d'AJ Dungo a changé, ces derniers mois. Voyages, promo, signatures... Un rythme qu'il décrit comme un *"tour d'honneur"*. *"À chaque arrivée dans un nouveau pays, je suis noyé sous les messages de libraires, profs, surfeurs, skateurs, artistes, mères, pères,* avoue-t-il. *Pourtant, en écrivant quelque chose d'aussi spécifique sur ma vie et celle de Kristen, je m'étais dit que peu de gens allaient suivre."* Dans tous les hôpitaux où est passée Kristen, sa mère a remis un exemplaire de ses mains à chaque personne, infirmier(e), docteur(e), interne ou aide-soignant(e) ayant aidé sa fille. Beaucoup d'unités pédiatriques de ces hôpitaux ont placé le livre dans les étagères de leur coin librairie. Les parents d'AJ, eux aussi dans le milieu médical, ont offert le livre à leurs collègues comme cadeau. Certains ont contacté AJ pour lui dire qu'ils comptaient l'utiliser pour expliquer à leurs étudiants comment procéder avec leurs patients. *"Tout ça est à la fois très bizarre et très beau,* confie l'auteur. *Ce livre, c'est la lettre que je n'ai jamais pu écrire à Kristen. J'espère qu'elle l'aurait aimé."* Il ajoute: *"J'aurais aimé qu'elle voie combien de vies elle a touchées."*

– Tous propos recueillis par SCW

Lire: ***In waves*** **(Casterman)**

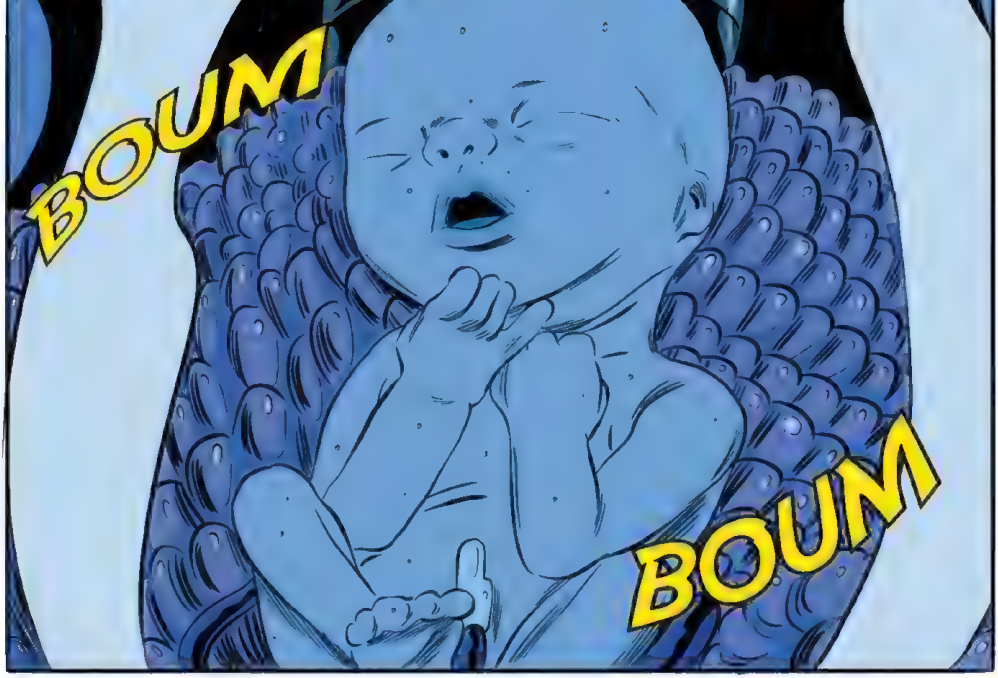


UGO

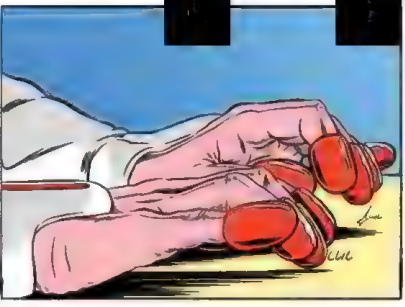
Il cartonne avec *Préférence système*, deuxième épisode de son triptyque de BD futuristes, a lancé Réalistes, sa propre maison d'édition, et prépare une BD Cul pour les Requins Marteaux. Mais **UGO BIENVENU** dessine aussi pour Hermès et Thierry Mugler, fait de l'animation pour Marvel et l'opéra Garnier, et donne son avis sur l'éthique dans des séminaires de mutuelle. Sans doute parce qu'à 32 ans, il est bien plus vieux que vous ne le pensez.

▾ Autoportrait.

C'est un homme au visage d'enfant dans un décor à l'ancienne. Depuis qu'il a découvert les salons de l'hôtel Providence, dans le quartier de la porte Saint-Martin, à Paris, Ugo Bienvenu donne tous ses rendez-vous dans ce décor de bois, de faïence et de vieux tissus. Il aime cette ambiance *"un peu anglaise"*. Ce matin-là, il est même arrivé suffisamment tôt pour investir le recoin le plus prisé du lieu, près de la cheminée qui diffuse une chaleur et un crépitement que la météo du jour a presque rendus indispensables. *"On se croirait à Roubaix"*, lâche celui qui a étudié quelques mois dans la ville d'art nordiste, en observant par la fenêtre les couleurs grises et la pluie fine. À 32 ans, ses cheveux bouclés et sa peau de bébé lui permettent encore de revendiquer le titre de petit prince de l'illustration (il vient de réaliser plusieurs carrés Hermès), de l'animation (il a développé la série *Ant-Man* pour Marvel) et de la bande dessinée. Mais ses dix ans de carrière et les thèmes qu'il aborde lui donnent déjà un statut de sage, que l'on invite par exemple à un séminaire organisé par la mutuelle MGEN sur le thème de "l'éthique". Une situation qui a l'air de le flatter autant que de l'amuser.



TRIP



▲ ◀ ▼ Extraits de *Préference système* (Denoël Graphic).

Par Thomas Pitrel

S'il va se retrouver à prendre la parole devant les cadres de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale, c'est d'abord "grâce" au succès de *Préférence système*, sa troisième BD publiée chez Denoël Graphic, qui après trois mois d'existence revendique déjà 15 000 exemplaires vendus, un Grand Prix de l'Association des critiques et journalistes de bande dessinée, et une présence dans la sélection officielle du festival d'Angoulême. Épisode central d'une trilogie futuriste entamée en 2017 avec *Paiement accepté* (l'histoire d'un fils de Donald Trump exilé en France) et qui se terminera avec *Appel en absence*, le deuxième opus se situe en 2055, dans un monde où les capacités de stockage de données sont saturées et où d'étranges tribunaux décident de ce que l'on efface et de ce que l'on conserve dans la production culturelle de l'humanité. Ainsi, *2001, l'odyssée de l'espace*, les contes d'Andersen, l'œuvre complète du poète britannique Wystan Hugh Auden ou celle d'Arthur Rimbaud ont été supprimés des serveurs (et donc de la mémoire collective), faute d'être suffisamment consultés. *"Cela me paraît inéluctable vu ce qu'on stocke comme data pure*, débite Ugo. *On aura passé 17 000 ans à modéliser un monde que l'on va léguer à ces robots qu'on aura créés, je trouve ça hyper-intéressant qu'on soit capable de faire ça."* Une sorte de *1984* sans idéologie, froid et pragmatique, mais aussi un exploit: réussir à construire un récit d'anticipation 100% nostalgique.

"Il y a encore trois ans, je ne pouvais pas lire de SF, parce que j'avais l'impression que c'était bête. C'est un a priori véhiculé par l'école: on vous dit que quand c'est peuple et pop, ça ne va pas" Ugo Bienvenu

Tchekhov et Dragon Ball Z

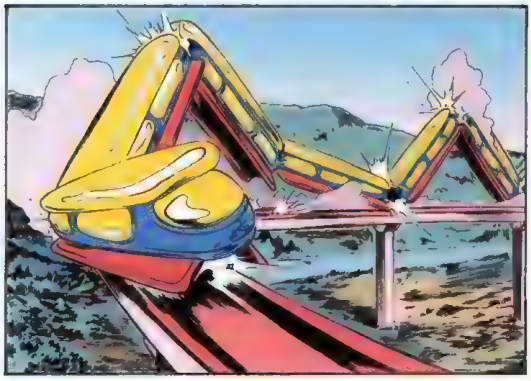
Le paradoxe ne surprend pas Jean-Luc Fromental, ancien rédacteur en chef de *Métal Hurlant* et actuel éditeur d'Ugo Bienvenu. Alors que ce dernier consacrait son début de carrière à l'animation, c'est lui qui l'a convaincu d'adapter en bande dessinée le roman *Sukkwan Island* de David Vann, l'histoire d'un père qui emmène son fils sur une île isolée de l'Alaska. *"Je trouvais qu'Ugo avait l'âge idéal pour comprendre à la fois le père et le fils"*, juge l'éditeur, qui lui a aussi fait découvrir la science-fiction à travers Philip K. Dick. *"Il y a encore trois ans, je ne pouvais pas lire de SF, parce que j'avais l'impression que c'était bête*, se désole Ugo Bienvenu. *C'est un a priori véhiculé par l'école: on vous dit que quand c'est peuple et pop, ça ne va pas. Donc je lisais Tolstoï ou Tchekhov, parce que je pensais que l'intemporalité était là, alors qu'il y en a autant, voire plus, chez Philip K. Dick."* Enfin, c'est aussi Jean-Luc Fromental qui a découvert le pot aux roses quant à la singulière vision du monde de l'illustrateur. Un jour, les deux soufflent de la buée dans le froid des rues d'Angoulême lorsque l'éditeur se tourne vers

son auteur et lui lâche sans sommation: *"Je crois que tu es l'homme le plus vieux que j'aie jamais rencontré."* Ugo rigole et acquiesce. *"On a un âge en tout*, dit-il. *En dessin, j'ai 12 ans, mais dans ce qui m'a impacté la rétine, ouais, je suis un vieux."*

D'après l'intéressé, l'explication de ce paradoxe temporel serait à chercher du côté de ses parents. Chacun venant d'une famille plutôt modeste, ils ont pris l'ascenseur social sur quelques étages: la mère est graphiste, le père est diplomate, ancien élève de l'ENA et titulaire d'un doctorat de philosophie. Outre la lecture de *Tintin* à 2 ans, ils offrent à leurs enfants une vie entourée de l'œuvre d'Hugo Pratt, de livres de design et d'ouvrages d'architecture. *"Un terreau qui me permettait d'apprécier la qualité d'une image"*, résume Ugo. Puis d'un texte, après avoir *"poncé la bibliothèque. Tous les soirs, je prenais trois BD et un livre et je les rendais le lendemain. Avant 10 ans, on me donnait accès aux livres adultes, parce que j'avais fini ceux pour enfants"*. Une hyperactivité culturelle sans doute encouragée par le mode de vie du fils de diplomate. Quand Ugo a 2 ans, la famille déménage au Guatemala, quand il en a 5, au Tchad, puis tout le monde file au Mexique après un court retour dans l'Hexagone. Après un premier choc en découvrant *Dragon Ball Z* dans le salon de ses grands-parents, Ugo approfondit sa relation avec le dessin en recevant chaque mercredi *Le Journal de Spirou* dans la valise diplomatique. À l'adolescence, la veille d'un anniversaire, il parcourt les rayons du Mixup, équivalent mexicain de la Fnac, lorsque la jaquette du DVD de *Princesse Mononoké*, d'Hayao Miyazaki, lui accroche l'œil. *"Mes parents me l'ont offert et quand on l'a regardé dans le salon, c'était une espèce de messe absolue, ça ne ressemblait à rien, c'était d'une puissance folle."* À l'époque, l'ado déchire de rage ses dessins quand ils ne sont pas assez réussis à son goût, mais s'ennuie sec au lycée français de Mexico, et ne se voit pas enchaîner avec trois ans d'enseignement général. Sa mère prend les choses en main. *"Il restait un an de contrat à mon père, elle est allée le voir et lui a dit: '*Il faut qu'il fasse du dessin, il s'emmerde grave.*' Puis elle a fait rentrer tous les enfants en France et m'a inscrit à l'école Estienne. Elle m'a fait comprendre que c'était possible de gagner sa vie en dessinant, mais qu'il fallait être à 300%."* Un conseil qui ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd.

Disney et Margerin

Après Estienne, Ugo Bienvenu tente une aventure roubaisienne qui s'interrompt bien vite car *"les profs ne connaissaient pas le métier qu'ils enseignaient"*. Entré par la suite dans la célèbre école des Gobelins, il dit s'y ennuyer au bout de deux ans, *"parce qu'on ne pouvait pas faire de films seuls. Ils envoyaient un élève par an à la CalArts* (Institut des arts de Californie, ndlr), *donc j'ai déposé mon dossier et j'ai été pris"*. Dix ans plus tard, de retour aux Gobelins dans le rôle du professeur, il regrette l'état d'esprit de la nouvelle génération qui recherche *"la réussite fulgurante alors que ça n'existe pas, il faut se coller les problèmes les uns après les autres pour les démêler"*. Lui-même se plaint pourtant de ne pas encore être reconnu à sa juste valeur. *"Surtout dans le monde du cinéma, il faut toujours dire: '*Regardez, mes bouquins



▾ ▸ Extraits de *Paiement accepté* (Denoël Graphic).

▾ ▸ Extraits de *Sukkwan Island* (Denoël Graphic).

"J'ai bien connu Moebius, il n'est pas encore à ce niveau, mais l'engouement est de même nature. C'est comme au tennis: vous voyez bien qui sont les têtes de série" Jean-Luc Fromental, son éditeur

se vendent bien, j'ai bossé pour Marvel, Disney, Hermès, Thierry Mugler, j'ai fait toutes les meilleures écoles.' *En France, ce n'est jamais suffisant."* La frontière est toujours fine chez lui entre l'innocente arrogance et l'ambition justifiée. *"Tu es souvent mal financé quand tu es le scientifique dans son labo qui fait des expériences et se prend les explosions, mais il vaut mieux être une loco qu'un wagon"*, dit-il par exemple. À écouter Jean-Luc Fromental, il n'y aurait pas d'exagération: *"J'ai bien connu Moebius, je ne fais pas de comparaison, il n'est pas encore à ce niveau, mais l'engouement est de même nature. C'est comme au tennis: vous voyez bien qui sont les têtes de série. Chez* Métal Hurlant, *Moebius et Margerin étaient des 'emmeneurs' d'hommes. Ugo est comme ça, c'est une tête de série."* Un statut qui peut aussi lui jouer des tours.

À la fin de ses études, à 23 ans, Ugo est recruté par la société Miyu Productions. Huit ans plus tard, avec l'impression *"d'avoir travaillé pour rien"*, il plaque tout pour repartir de zéro avec sa propre structure. *"Je comprends sa frustration, et c'est très bien qu'il soit totalement libre"*, juge aujourd'hui Emmanuel-Alain Raynal, fondateur de Miyu Productions, qui malgré la séparation douloureuse continue à parler de *"coup de cœur pour l'homme et pour l'artiste"* et à juger Ugo Bienvenu *"impressionnant dans sa gestion du temps"*. Le scénariste Benjamin Charbit, son témoin de mariage, parle aussi d'un personnage *"rare, auteur et artisan, qui fait en trois semaines des choses que les autres font en deux mois"*. Il évoque *"une fusée, quelqu'un de sain dans sa tête. Il a un côté chef d'entreprise. Cette rupture avec Miyu l'a poussé à créer sa boîte, il n'a pas ruminé, il en a fait quelque chose. Et il ne l'a pas fait en lisant un bouquin pour savoir comment faire des fiches de paie avec un tableau Excel"*. Non. Pour comprendre les mécanismes économiques, Ugo a préféré se plonger dans les ouvrages d'Adam Smith, Georg Simmel et Hannah Arendt.

Houellebecq et Macron

Quand Ugo et Benjamin se sont rencontrés en 2010 à la CalArts, où ils étudiaient en même temps, ils se sont réunis autour de cette passion commune pour le fait de *"réfléchir sur le monde, de lire de la socio, de la philo*, énumère le deuxième. *Cela fait des années qu'Ugo affine son propos et les thèmes que l'on retrouve dans ses BD"*. L'obsession d'Ugo Bienvenu pour les questions de mémoire, d'oubli et de transmission remonte à un souvenir d'enfance, lorsque, engagé avec ses parents sur une route bordant un ravin dans la Serra Gorda et jalonnée de petites croix multicolores, il a vu débouler en face des voitures fonçant à 120 km/h. *"Je me suis rendu compte que j'allais mourir assez vite et je me suis demandé à quoi ça servait de vivre si tout ce qu'on laissait, c'était une croix rose sur le bord d'une route*, claque-t-il. *Le livre et le cinéma sont les lieux où tu peux invoquer quelqu'un de mort et passer une heure avec lui à le questionner, donc c'est le meilleur moyen de survivre."* Il parle aussi

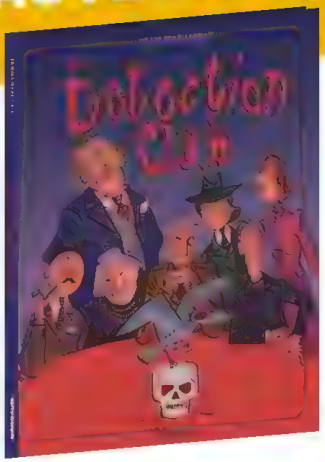
des conflits armés qui ont eu lieu au Guatemala et au Tchad quand il y vivait, se souvient d'avoir vu une mitraillette se braquer sur la tempe de son père qui s'était engagé sur la mauvaise route ou avoir entendu un Mexicain dans un village lui raconter que trois de ses cinq enfants étaient morts.

Enfin, ses quelques mois en Californie lui ont confirmé qu'il lui serait impossible de rester vivre dans un pays ultralibéral. *"Je discutais toujours avec la même dame qui était caissière au supermarché où j'allais tous les soirs vers 21h, et un jour je la vois pleurer. Elle avait un problème à la jambe: soit elle se faisait amputer parce que c'était gratuit mais elle ne pouvait plus conduire, soit elle vendait sa voiture pour pouvoir payer l'opération. Elle habitait à 40 kilomètres, sa vie était foutue."* Ces expériences l'ont poussé à revenir en France, mais ont aussi nourri son incompréhension face à l'âme nationale. *"J'ai voulu revenir parce que le système français est le seul qui te permet de te viander. Mais ce qui est bizarre ici, c'est que tout le monde se plaint, c'est comme si on était sous antibiotiques et que notre organisme ne pouvait plus se défendre. Je pense qu'il y a un juste milieu à trouver pour que tout le monde ait le temps de choisir sa trajectoire, mais qu'on crée également une urgence, parce que c'est aussi dans l'urgence qu'on prend les bonnes décisions."* Il y a quelque chose de houellebecquien chez Ugo Bienvenu, dans sa façon romantique et pessimiste d'envisager l'avenir, et quelque chose de macroniste, aussi, dans sa vision d'une France dont le problème consisterait seulement à ne pas avoir suffisamment développé la culture de l'entrepreneuriat. *"Pour moi, comprendre les mécanismes du réel et de l'économie, ce n'est pas être de droite, c'est pouvoir être de gauche,* estime-t-il. *Si on ne sait pas créer de la liberté, on est dépendants des gens qu'on combat en faisant la grève. Par exemple, je n'ai pas voté Macron parce que personne n'était capable de me dire si dans sa réforme des retraites, le point serait indexé ou non sur l'inflation, alors que c'est la clé de voûte du projet."* Ugo Bienvenu s'arrête dans son élan et sourit: *"Je tiens un discours de réac, c'est ça? Je ne pense pas être réactionnaire, je pense juste que je regarde le monde froidement."* Reste la cheminée de l'hôtel Providence pour se réchauffer. — **Tous propos recueillis par TP**

+ Lire:
Préférence système,
(Denoël Graphic)

FESTIVAL INTERNATIONAL ANGOULÊME 2020 DE LA BANDE DESSINÉE

SÉLECTION
FAUVE POLAR SNCF



LE DETECTION CLUB
JEAN HARAMBAT

Jean Harambat s'amuse avec le genre policier dans une enquête réunissant Agatha Christie et la fine fleur des romanciers à énigmes !

« Harambat excelle dans l'humour so british et les dialogues pince-sans-rire, confirmant qu'il est l'un des auteurs les plus subtils de la bande dessinée d'aujourd'hui. »
LE MONDE DES LIVRES

DARGAUD

Manga moquette

Par Ambre Chalumeau et Arthur Cerf
Illustrations: Aline Zalko pour Society

C'est un fait étrange et pourtant admis par tous: depuis plus loin que tout le monde puisse se rappeler, des gens lisent des BD –et surtout des mangas– assis par terre dans **LES RAYONS DE LA FNAC**. Mais pourquoi donc?

Un mercredi après-midi à Paris, Fnac des Halles. Assis sur la moquette noire, entre l'extincteur et le tuyau d'incendie, Eliott, 25 ans, lit le tome 93 du manga *One Piece*. Il a découvert le premier il y a une dizaine d'années, dans des circonstances semblables. *"Mon lycée n'était pas loin d'un Virgin Megastore qui ouvrait à 7h tous les jours. J'y allais, je lisais 30 minutes, de 7h à 7h30, puis j'allais en cours à 8h."* Une habitude qu'il n'a jamais rangée au placard après l'adolescence. Quand il était à la fac à Jussieu, Eliott se rendait à la Fnac pour lire *Black Butler*, *Bleach* et *Fullmetal Alchemist*. Aujourd'hui, quand il a un peu de temps libre, cet ingénieur en informatique du plateau de Saclay prend le RER pour poursuivre *One Punch Man* et *Fire Force*. *"À chaque fois que je viens à Paris, je me réserve une séance,* confie-t-il. *Je ne dis pas à mes amis que je fais ça. Pas parce que j'ai honte, mais parce que pour moi, c'est aussi naturel que boire, manger ou respirer."*

À l'aise dans son blouson en jean et son pantalon de jogging, Eliott est là depuis une heure. Chez lui, au milieu des mangas et des autres lecteurs installés à même le sol, appuyés contre les rayons ou assis sur leur sac à dos. À l'écouter, ce n'est pas un hasard si c'est cette moquette-là qui, en France, est devenue le port d'échouage préféré des amateurs de mangas. *"Chez Virgin, ils demandaient de se lever ou d'arrêter, ou bien les mangas étaient sous film,* explique-t-il. *Et chez Gibert Jeune, on m'a déjà demandé de partir. À la Fnac, ils laissent un peu plus faire, à moins que l'on encombre vraiment le passage."* Si ses voisins n'étaient pas plongés dans *Naruto*, *My Hero Academia* ou *Demon Slayer*, ils acquiesceraient sans doute. Moins occupé, le vendeur hoche la tête: *"On est assez souples*

"En général, je reste une heure et quand je ne termine pas, je retiens la page et je reprends quand je reviens" François, 40 ans

à la Fnac. Là, par exemple, il y a ce gamin qui lit dans un coin, je ne vais pas aller le virer. Mais tout à l'heure, il y en avait deux allongés au milieu d'une allée. Ça, on ne peut pas laisser faire. C'est vraiment en fonction de l'affluence et de l'attitude des gens." Il livre son hypothèse quant à l'origine du phénomène: *"Je crois que c'est une question d'habitudes. Les gens ont commencé à venir ici pour lire, et c'est resté. Il y a quelques années, la Fnac en avait même fait son identité, avec des pubs télévisées dans lesquelles on voyait des gens consommer des produits culturels ici, comme s'ils étaient chez eux. Le slogan était: 'Venez, vous serez comme à la maison.'"* Assis en tailleur, voici François, 40 ans. Yeux cernés et cheveux grisonnants, cet administrateur informatique est plongé dans le tome 16 de *Sky-High Survival*. Il a lu les quinze premiers à la Fnac. *"En général, je reste une heure, et quand je ne termine pas, je retiens la page et je reprends quand je reviens,* expose-t-il, avant de livrer sa vérité. *En fait, je considère un peu la Fnac comme ma bibliothèque."* Quand il était petit, François lisait des bandes dessinées franco-belges dans les rayons du Printemps ou de La Samaritaine, puis il a passé son adolescence à tourner les pages des comics américains chez son marchand de journaux –*"Je me faisais jeter*

à chaque fois" , avant de découvrir les mangas à l'aube de ses 25 ans. Pour lui, il y a une spécificité liée à ce type de bande dessinée. *"La BD européenne et les comics sont aujourd'hui beaucoup plus reconnus en France qu'il y a quelques années, il y en a beaucoup dans les bibliothèques. Alors que les mangas, c'est différent. En bibliothèque, il n'y en a pas beaucoup et les séries sont incomplètes. À l'inverse, l'avantage de la Fnac, c'est qu'on a tout de suite le dernier tome."*

Règlement de comptes dans les rayons

Des arguments qui font rire Christophe Lenain, directeur de la librairie spécialisée Hayaku Shop, dans le V[e] arrondissement de la capitale. *"C'est un truc de resquilleur, c'est comme les gens qui lisent la presse dans les supermarchés"*, dit-il. Une ou deux fois par an, Christophe se rend au Japon pour écumer les librairies, à la recherche des quelques perles qui auraient le potentiel de plaire à sa clientèle parisienne. *"Là-bas, c'est rangé en rangs d'oignons, personne ne se marche dessus, les exemplaires sont sous film ou cellophane, on peut feuilleter mais c'est mal vu*, dit-il. *Voir quelqu'un lire un manga par terre, ce serait surréaliste."* Remonté, le libraire se souvient qu'il y a quelques années, la Fnac avait même installé des tables et des canapés dans ses magasins pour que les clients puissent lire. *"Les gens se mettaient là avec des piles de livres, c'était n'importe quoi, les bouquins étaient défoncés*, raconte-t-il. *Le problème, c'est que la Fnac a distillé une très mauvaise habitude. Et elle laisse faire, parce que ça fait de l'occupation d'emplacement, ça donne l'impression qu'il y a beaucoup de visiteurs, et parce qu'elle s'en fout des mangas et des livres en général. Pour une enseigne comme celle-là, c'est juste un produit d'appel."*

Une théorie pas idiote. Mais Eliott, lui, est loin de cette polémique de marchands. Au fond, avoue-t-il après un instant de réflexion, pour lui, venir ici revient surtout à revisiter une partie de son adolescence. *"Ça me connecte à une émotion, je pense."* Il revient à *One Piece*, tome 93: *"J'ai l'impression que le dessin a changé. Quand j'ai commencé, c'était plus épuré, les ciels étaient plus clairs, par exemple. Maintenant, ils sont beaucoup plus chargés, plus nuageux. Ou peut-être que c'est moi qui fais plus attention."* Il feuillette encore. *"Je le lis surtout par nostalgie, j'aurais peut-être dû m'arrêter il y a 20 tomes."* — Tous propos recueillis par AC et AC

Glénat,
éditeur de talents

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINÉE

LE BAR DES BOURDONS

David de Thuin

La vie, c'est pas comme dans les bandes dessinées.

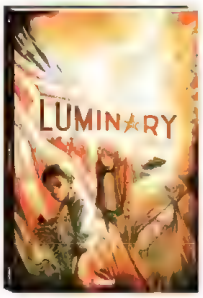
ALBUM DISPONIBLE

LUMINARY

Luc Brunschwig et Stéphane Perger

Sa part d'ombre : être un homme de lumière.

TOME 1 DISPONIBLE



DRACULA

Georges Bess

Un chef-d'œuvre gothique à la beauté ténébreuse

ALBUM DISPONIBLE

Glénat

RETROUVEZ NOS CATALOGUES SUR www.glenat.com

▲ *Marilyn Monroe goes shooting*, dessiné à 9 ans.

POSÉE SIMMONDS

Par Hélène Coutard

Dans une grande maison qui donne sur un square discret, Posy Simmonds sert un thé noir et feuillette le *Guardian*. À 74 ans, l'Anglaise, qui s'est fait une spécialité de moderniser de vieilles héroïnes de la littérature, n'a rien perdu de sa curiosité ni de son regard. Le jour, elle marche dans Londres. Et le soir, elle continue de s'enfermer dans son atelier pour retranscrire les obsessions et les angoisses britanniques. Entretien.

▲ Extrait de *Cassandra Darke*.

Vous avez grandi à la campagne, dans les années 50. Comment vous êtes-vous intéressée à la BD? Je vivais avec ma famille, mes trois frères et ma sœur près de la ferme familiale. Mon père était un passionné de meubles, de décoration, il en vendait dans une petite boutique. À quelques kilomètres de chez nous, il y avait une base américaine, et les enfants des militaires allaient à la même école que moi. Tous les samedis après-midi, ils se rendaient à la base pour acheter du Coca-Cola et des trucs américains, dont beaucoup de comics. Quand ils avaient fini de les lire, ils nous lançaient des *'Oh, vous voulez nos comics?'*, et c'est de cette façon que j'ai acquis une grande collection de BD américaines. J'en ai lu énormément. C'était exotique, pour moi. En Angleterre, on avait aussi des comics mais ceux-là étaient en couleurs, il y avait des *Superman*, etc., des mots que je n'avais jamais entendus. Je crois que ma mère les a tous jetés. Un peu plus tard, quand j'étais en internat, je faisais des parodies de magazines féminins pour faire rigoler mes amies. Ces magazines n'étaient pas autorisés à l'école, c'était considéré comme de très mauvais goût. Alors, je fabriquais les miens. J'avais écrit le mot *'slut'* dans l'un d'eux. Et je crois qu'un de mes personnages avait pris un amant juste après son mariage. Vraiment de très mauvais goût.

Et plus tard, dans les années 70, quand vous arrivez au *Guardian* en tant qu'illustratrice, vous vous retrouvez à illustrer les pages 'féminines'... Quand j'ai commencé en free-lance, c'était pour des commandes de dernière minute. On m'appelait quand il y avait un trou, j'étais la femme à tout faire. Ça pouvait être les pages littérature, sport, news, n'importe quoi. À l'époque, il fallait aller au bureau pour récupérer 'la copie', faire le dessin et le rendre avant 17h. C'était un très bon entraînement. Je passais mon temps à courir dans les rues de Londres en soufflant sur l'encre de mes dessins... Et parmi ces sujets, effectivement, une grande partie parlait des femmes. Le *Guardian* était à la pointe sur le thème de la libération des femmes. À l'époque, il n'y avait pas d'égalité des salaires. Oui, bon, il n'y en a toujours pas, mais une femme ne

"Dans les années 60, on pensait que c'était la fin des classes sociales. Les gens ont commencé à aller en grand nombre à l'université, on pensait que tout allait se mélanger. Et en fait, non"

pouvait pas acheter quelque chose de très cher sans la signature de son mari, les factures arrivaient avec une note 'à donner à votre mari', et donc je devais faire les dessins pour illustrer cela. Parfois, c'était sur le divorce, d'autres fois sur l'avortement. Des femmes m'écrivaient ensuite au journal pour me parler de leurs problèmes, elles me demandaient quoi faire. Je me sentais obligée de répondre: 'Je ne sais pas, je ne suis pas équipée pour vous conseiller...'

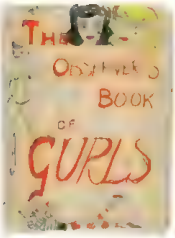
Il y avait beaucoup d'illustratrices à l'époque? Au *Guardian*, oui, il y en avait quelques-unes, notamment une cartooniste politique. Et il y avait aussi des journalistes femmes, des éditrices, donc je ne me sentais pas du tout rare. Alors que dans la revue *Punch (magazine satirique anglais culte, qui a cessé de paraître en 2002, ndlr)*, que je lisais plus jeune, il n'y avait que des hommes. J'ai travaillé une fois ou deux pour eux. À l'époque, ils avaient une tradition: tous les mercredis, ils allaient déjeuner entre hommes, ils buvaient énormément, et les femmes restaient au bureau pour manger leur sandwich. Un peu plus tard, ils ont été critiqués pour ça et ils ont changé.

Vous avez un jour déclaré n'avoir jamais rêvé de mariage ni cru à la formule 'Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants'. Mais encore? Ce n'est pas que je n'y croyais pas, mais je savais que ça n'était pas ce qu'on nous disait dans les livres. Les contes de fée s'arrêtaient, en quelque sorte, parce qu'il n'y avait

▲ *Gemma Bovery.*

plus rien à dire. 'Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants', je sentais que c'était une excuse pour dire qu'après le mariage, la vie devenait tellement ennuyeuse que ce n'était même pas la peine d'en parler. Je n'ai jamais cru au mythe du mariage. Et c'est vrai que mes personnages n'ont pas souvent un mariage très heureux.

Votre BD *Gemma Bovery* est librement inspirée de *Madame Bovary*. Quel effet ce roman a-t-il eu sur vous? Je l'ai lu à l'école et en français, parce qu'on était obligées. Je l'ai même lu trois fois. La première avec un gros dictionnaire, en regardant la traduction de chaque mot. La deuxième, je connaissais déjà le vocabulaire, c'était une sensation tout à fait différente. Et la troisième j'étais vraiment capable de suivre l'histoire. Emma est donc morte trois fois pour moi, de cette mort affreuse... Justin, quand il pleure sur sa tombe... J'ai pleuré trois fois avec lui. Bien sûr, pour la scène dans le fiacre *(lors de*



▲ Couvertures de petits comics dessinés entre 9 et 11 ans.

◀ Couverture et double page de *Herself*, magazine féminin réalisé à 14 ans

laquelle Flaubert suggère une relation sexuelle entre Emma et Léon juste après une visite à la cathédrale de Rouen, ndlr), on était toutes là à dire *'Mais qu'est-ce qu'ils font dans le fiacre?'* avec nos petits cerveaux d'adolescentes en ébullition. On pensait aussi qu'elle était une mère horrible! On la trouvait un peu garce, mais on la comprenait quand même, et on a toutes pleuré à la fin. J'ai repensé à elle des années plus tard, quand le *Guardian* m'a demandé de faire un feuilleton en 100 épisodes, un par jour, en noir et blanc. J'étais en Italie et j'ai croisé une jeune fille qui m'a fait penser à Bovary: elle était entourée de sacs de shopping chic et n'arrêtait pas de bâiller. Elle était horrible avec son petit ami. Et à l'époque, beaucoup d'Anglais achetaient des maisons en Normandie, alors c'est parti de là.

Dans le roman de Flaubert, Emma est naïve, enfantine, dépendante des hommes... Dans *Gemma Bovery*, elle est plus moderne. C'était nécessaire parce que de nos jours, elle aurait été éduquée, elle aurait pu vivre seule, travailler et gagner sa vie. Gemma est forcément habituée à un degré d'indépendance impensable pour Emma. Elle est sexuellement libre, aussi. Elle peut choisir d'avoir un enfant ou pas. Le point commun entre les deux, c'est que la société continue d'imposer des choses aux femmes, même aujourd'hui. Emma comme Gemma sont jugées sur leur apparence.

Contrairement à Emma, Gemma ne se suicide pas. Pourquoi? J'ai fait quelques brouillons dans lesquels elle se suicidait. J'avais un genre de plan pour l'histoire, et vers l'épisode 90, elle devait prendre des médicaments et mourir. Mais plus j'avançais, et moins je trouvais cela convaincant. Gemma n'est pas le genre de personne qui se suicide, ce n'est pas dans sa personnalité. Il n'y avait rien de si horrible dans sa vie pour qu'elle ne puisse pas imaginer une autre voie. Alors, j'ai dû la tuer.

À la sortie du livre, vous aviez dit: *'La situation des femmes est à la fois meilleure, pire et la même qu'avant.'* C'est-à-dire? Je trouve que les jeunes femmes d'aujourd'hui doivent faire face à un tas de trucs nouveaux! Le harcèlement en ligne, d'abord. Elles doivent aussi concurrencer les Kardashian et compagnie! De plus, elles sont si jeunes –8 ou 9 ans– quand elles commencent à lire ce genre de choses. Il y a une sorte d'hystérie sur la façon dont les femmes devraient s'habiller et à quoi elles devraient ressembler. Même les sourcils doivent être d'une certaine façon. Elles ont même des trucs pour augmenter la taille de leurs lèvres! Je trouve ça très bizarre. Et avec tout le porno en ligne, les garçons s'attendent à ce que les filles qu'ils rencontrent soient des espèces d'actrices porno... Ce n'est pas facile pour cette génération non plus.

Avec *Tamara Drewe*, sorti huit ans après *Gemma Bovery*, vous vous inspirez cette fois du roman de Thomas Hardy *Loin de la foule déchaînée*. Mais Tamara est une jeune chroniqueuse de la vie moderne qui revient de Londres avec, justement, le nez refait et une obsession pour les vêtements de marque. À l'époque, il y avait beaucoup de chroniques comme ça dans les magazines: des jeunes femmes journalistes qui parlaient de leur sac à main et de leur vie. Il y avait une photo d'elles au-dessus de l'article, et elles étaient toujours très belles. Sauf que la chronique était dans l'autocritique, genre: 'Oh, je ne

"Je n'ai jamais cru au mythe du mariage. La formule 'Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants', je sentais que c'était une excuse pour dire qu'après le mariage, la vie devenait tellement ennuyeuse que ce n'était même pas la peine d'en parler"

ressemble à rien aujourd'hui, je devrais mettre une cloche pour éloigner les gens de moi, bla-bla-bla...' Je lisais aussi beaucoup d'articles sur des gens qui s'étaient fait opérer. Notamment un dans lequel des chirurgiens racontaient que, même si les patients ne l'admettent jamais, le nouveau nez est toujours le symbole de la personne qu'ils ont envie de devenir. Ils pensent que ça va changer leur vie alors que ça va juste changer leur nez. Et puis, les deux adolescentes du livre sont inspirées de cette génération de jeunes qui lisent toute la journée des magazines people et ont l'air de mieux connaître les détails de la vie de Lindsay Lohan que leur propre tante. Il y avait une certaine obsession de la célébrité dont je voulais parler.

Dans votre dernière BD, *Cassandra Darke*, changement d'ambiance: vous créez pour la première fois un personnage féminin qui n'est pas séduisant. En quoi ça la différencie des autres? Oui, je voulais qu'elle n'en ait rien à taper de quoi que ce soit. Qu'elle soit déviante, en ce sens que les femmes sont généralement élevées pour être plaisantes. Je voulais un personnage féminin qui n'ait absolument pas envie d'être charmante et qui s'en foute. Ça la rend plus libre. Et dans un sens, même si elle a un casier judiciaire, ça la rend plus honnête aussi. Elle est un genre de Scrooge moderne *(le personnage de Dickens, ndlr)*, à la différence que lui ne vivait pas dans un grand confort, alors que Cassandra est riche. Elle boit du vin français très cher et va à l'opéra. Elle a sûrement été élevée dans un internat. C'est exactement le genre de femme que les tabloïds auraient maltraitée pendant son divorce.

Cette fois-là, l'histoire est inspirée d'*Un chant de Noël*, de Dickens. Vous décrivez Londres, et surtout la fracture sociale entre pauvres et riches, presque aussi radicalement qu'à son époque. C'est en marchant dans les rues de Londres que j'ai eu envie de reprendre Charles Dickens, pour montrer que ce qu'il décrivait est toujours d'actualité. Je marche beaucoup tous les jours, des kilomètres. Et j'ai noté qu'à Londres, le nombre de SDF a augmenté. On en voit partout, dans tous les quartiers. D'autres gens –beaucoup– ont deux boulots et s'en sortent à peine. Il n'y a plus de loyers raisonnables ni même abordables, ici. Et en dehors de Londres, les gens ont aussi des vies de plus en plus difficiles.

Le sentiment d'appartenance à sa classe sociale a toujours été très fort en Angleterre. Vous trouvez que c'est toujours le cas aujourd'hui? Dans les années 60, on pensait que c'était la fin de cette obsession, la fin des classes sociales. Les gens ont commencé à aller en grand nombre à l'université, et qu'importe si vous aviez des parents ouvriers, vous pouviez désormais rejoindre la classe moyenne. On pensait que tout allait se mélanger. Et en fait, non.

Le nouvel album de JUL
sur un sujet brûlant d'actualité,
dans les coulisses de la génération Greta.

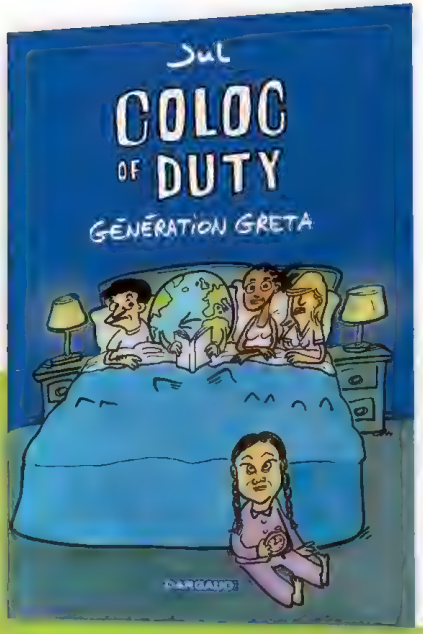
COLOC OF DUTY

« C'est le grand livre de Coloc of Duty / mais sans réchauffer, avec humour. »

Avec la complicité de

DARGAUD

AFD
AGENCE FRANÇAISE DE DÉVELOPPEMENT



© Jul / Dargaud 2020

AU RAYON BANDE DESSINÉE

▲ *Why Marriage?* pour le *Guardian*, 2002.

▼ Toute première illustration publiée: jaquette du roman *The Grass Beneath the Wire* de John Pollock, 1966.

Dès votre premier cartoon régulier dans le *Guardian*, on sent que vous prenez du plaisir à inventer des personnages issus de la classe sociale qui lit le *Guardian*... C'était l'histoire de trois familles un peu bien-pensantes de gauche. Des 'bobos', comme vous dites chez vous. Comme la plupart des lecteurs du *Guardian*, donc. Le journal voulait que je parle de la vie quotidienne de ces gens-là. La classe moyenne urbaine anglaise.

Qu'est-ce qui vous intéressait chez eux? L'idée que ce soit des gens qui, souvent, essayent de bien faire mais qui n'arrivent pas à respecter leurs grandes idées. Par exemple, ils parlent de mettre leurs enfants à l'école publique, et quand ils tombent sur de mauvais profs dans ces établissements, ils se tournent vers le privé... J'aimais bien ce paradoxe. Mais les gens que je dessinais, c'étaient plutôt ce qu'on appelle ici des *woolly liberals*, des 'libéraux cotonneux', c'est-à-dire des gentils. Ils ont perdu en influence au début des années 80. D'un coup, l'argent est devenu très important, les gens se faisaient des fortunes à la City, la télé montrait des hommes qui parlaient en permanence de se faire *'beaucoup d'arrrrgent'*. Et il y a eu Margaret Thatcher, la crise, la grève des mineurs, des choses dures. Mes personnages, c'étaient les herbivores de cette époque, des gens qui voulaient sauver les baleines.

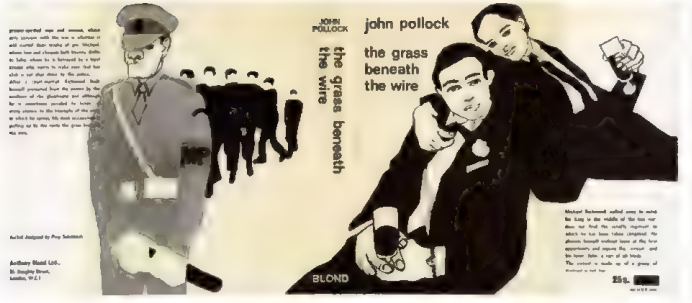
Ce qui revient souvent dans votre travail, aussi, ce sont ces urbains issus de la classe moyenne qui emménagent à la campagne. Vous avez vu ça quand vous étiez petite? Non, quand j'étais petite, les gens achetaient plutôt des maisons secondaires à la mer. Mais dans les années 70, ils se sont mis à acheter des cottages. Ce qui est marrant, c'est qu'ils étaient presque embarrassés de le faire. Ils arrivaient à la campagne, cachaient leurs boots Wellington, ils ne voulaient pas dire qu'ils avaient deux maisons. Aujourd'hui encore, les gens se défendent un peu en disant: *'Oh, on fait vivre les commerces, on aide le pub du coin à rester ouvert, on a sauvé cette très vieille grange pour en faire une petite maison...'* Ça fait partie des mythes anglais. Peut-être qu'à cause de la révolution industrielle, la campagne est devenue pour les Anglais un endroit idyllique où leurs péchés sont pardonnés et où ils peuvent devenir purs, sains, mener enfin une 'vie simple', dormir mieux... Alors que pour les jeunes qui grandissent à la campagne, c'est l'enfer absolu! Ils s'ennuient à mourir.

L'ennui, c'est un thème important dans votre travail. Dans *Tamara Drewe*, il y a ces deux adolescentes qui vivent dans un village qui est très bien pour les bourgeois le week-end mais où, le reste de la semaine, pour les locaux, il n'y a pas de divertissement, de transports en commun... Avant de l'écrire, j'ai passé pas mal de temps à la campagne avec une amie. Aux arrêts de bus, on voyait tout le temps des ados passifs, en train de fumer. On leur demandait s'ils attendaient le bus et ils répondaient: *'Il n'y en a pas, on vient juste ici pour traîner.'*

Le bus, c'est essentiel pour vous, non? Je regarde beaucoup les gens dans le bus, oui. On peut les écouter aussi ; ils parlent au téléphone assez fort pour que tout le monde entende. Quand je prends le bus, j'apporte un cahier avec moi, dans lequel je dessine des yeux, des détails, et puis j'évolue à partir de ça. J'accorde aussi beaucoup d'importance aux chaussures.

Pourquoi les chaussures? Les chaussures, c'est soit le confort, soit la vanité. Le pratique ou l'apparence. C'est très important! **–Propos recueillis par HC**

Lire: *Cassandra Darke* **(Denoël Graphic)**



IMPERIUM CIRCUS

REJOIGNEZ LES ARTISTES DANS L'ARÈNE !

RAGNAFALL

Scénario MARUJIRUSHI

Dessin SHIZUHA

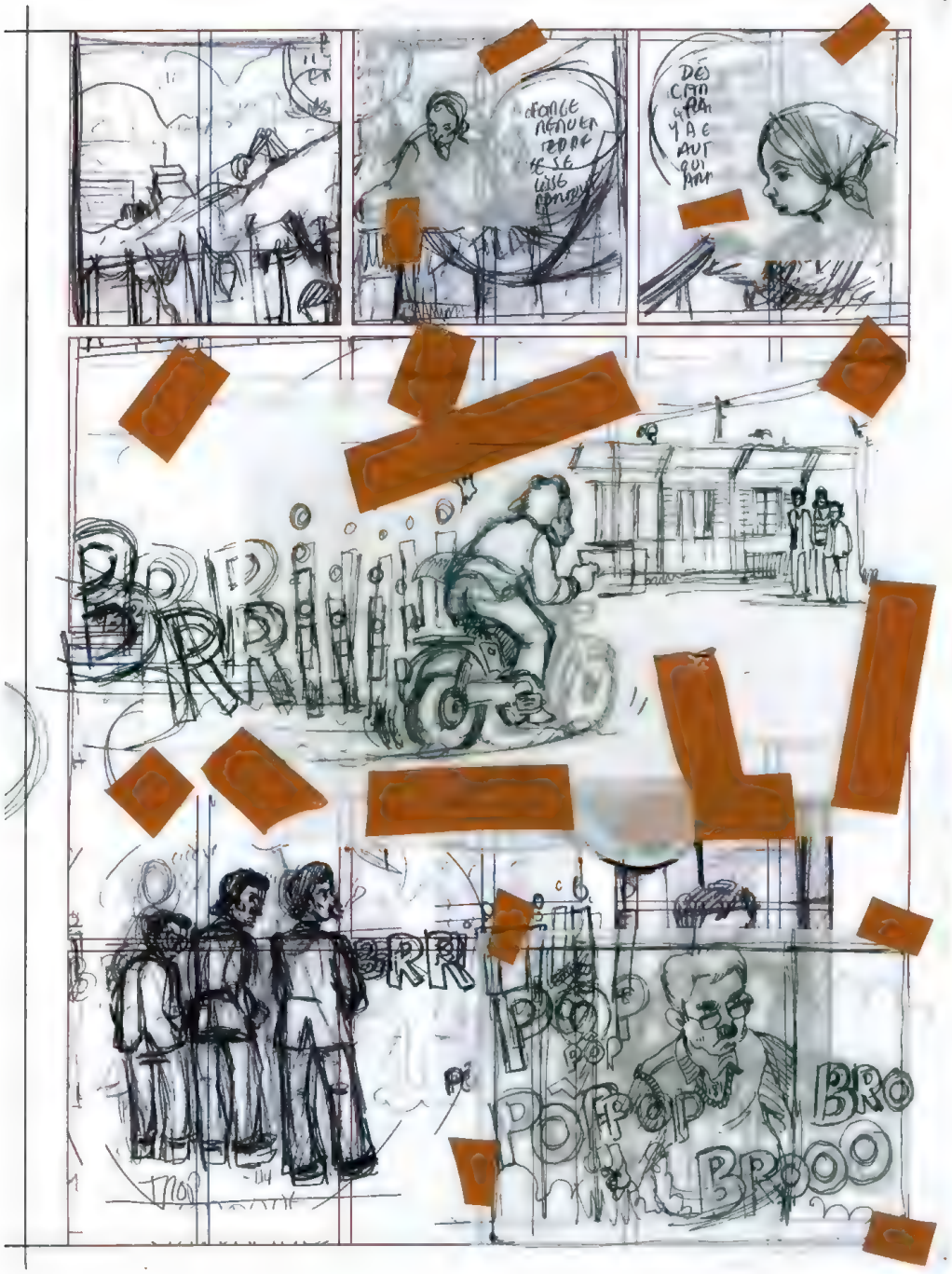
AFFRONTEZ LA COLÈRE DES DIEUX !

kurotsume

Disponible en librairie au rayon manga !

Tome 1 - 128x182 mm - 192 pages - 7€65

IMPERIUM CIRCUS © TSUME ILLUSION
RAGNAFALL © MARUJIRUSHI - ALL RIGHTS RESERVED - KUROKAWA


BRRiii
BRR
POP
POP
POPOP
BRO
BROOO

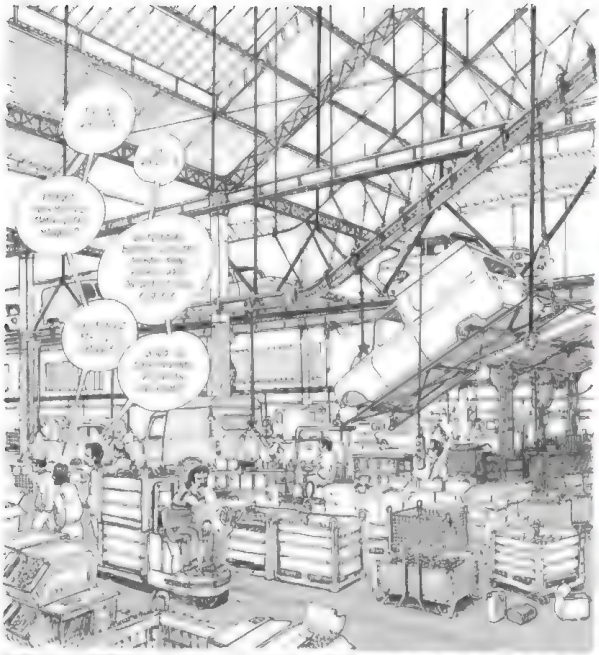
Par Jean-Vic Chapus
et Lucas Duvernet-Coppola

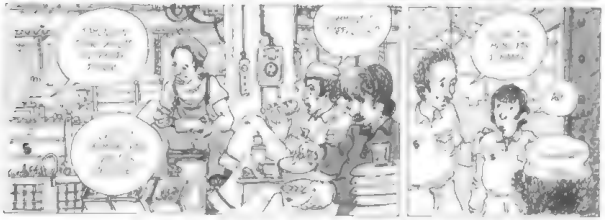
En déployant dans son récit graphique la vie dans le bidonville de Nanterre et à la cité de transit de Gennevilliers dans les années 60 et 70, Laurent Maffre a réussi son pari: expliquer le monde d'aujourd'hui en exhumant une histoire du passé. Visite guidée.

LE MONDE DE DEMAIN, DEMAIN

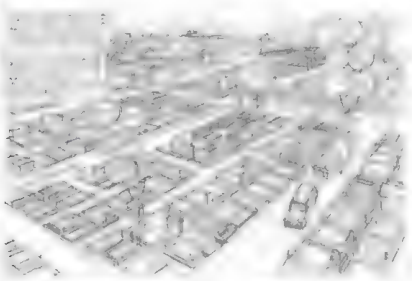
Les mains sur le volant de son Audi sombre, Ridha Guessoum contemple les paysages urbains de Gennevilliers qui défilent des deux côtés de la route menant au port. Sur un faux rythme entrecoupé de rêveries, d'accélérations et de langage codé, il détaille les enfilades de bâtiments en dur ou en préfabriqué. *"Là, c'est le 9. Plus loin, tu as le chemin des Burons et bientôt, on arrivera au niveau du 51."* Il ralentit et se fixe sur un numéro. Au 51 de la route principale du Port se trouvent les bureaux d'Auditrans, transporteur spécialisé dans l'accomplissement des démarches administratives douanières. Côté face, un bâtiment morose devant lequel les salariés en pull sans manches augmentent de quelques degrés leur température corporelle en inspirant des volutes de nicotine. Côté pile, une histoire du siècle dernier qui peut électriser le pourtant placide Ridha. Cette histoire, c'est celle de l'ancienne cité de transit où lui et sa famille ont vécu quelques années dans des préfabriqués après avoir fréquenté le bidonville de Nanterre. Lui reviennent alors les parties de chasse aux oiseaux au moyen d'un bâton sur lequel on faisait fondre du plastique et les brochettes de volatiles qui s'ensuivaient au repas. *"Un peu plus loin, il y avait un lac où on allait se baigner avec les copains quand les beaux jours arrivaient. Deux ou trois y sont morts. Pourquoi? Eh bien, parce que les camions venaient décharger ici de la ferraille, des carcasses de voitures volées. Quand certains gamins plongeaient, ils se fracassaient dessus."* Autre chose? *"Avec les copains de la 51 et des autres cités, on s'était cotisés pour qu'un ouvrier du coin vienne aplatir le terrain avec sa tractopelle. Chacun avait donné 20 centimes pour lui offrir une caisse de bon vin. Et à l'arrivée, on l'a eu, notre terrain de foot, à quelques mètres de la voie ferrée."* Sur le siège arrière de la voiture, Laurent Maffre, grand escogriffe au visage lunaire, essaye d'en savoir plus sur le rapport qu'entretient le fils d'immigrés algériens, Ridha, à sa jeunesse passée dans la peau d'un citoyen de seconde zone. Mais Ridha Guessoum n'accepte pas de verser dans le misérabilisme: *"Si c'était à refaire, je signerais tout de suite pour revivre le quotidien à la cité de transit. On peut dire que ça a été l'endroit où la France a parqué ses populations ouvrières venues de l'immigration un peu n'importe comment, et c'est vrai. Mais il faut dire aussi qu'à la 51, il y avait une fraternité et une solidarité entre les gens qu'on a eu du mal à retrouver par la suite, dans les tours HLM."*

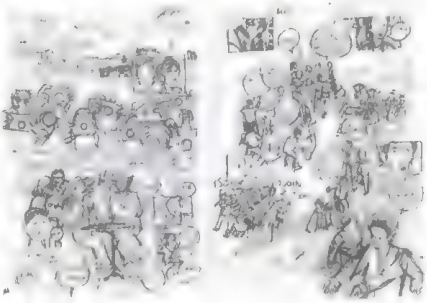
Les fantômes que cherchent les deux hommes, Laurent Maffre les a réveillés dans *Demain, Demain*, œuvre en deux volumes d'une ambition démesurée. Le premier tome, *Nanterre, bidonville de la Folie, 1962-1966*, sorti en 2012, évoquait le déracinement d'une famille algérienne installée au cœur de ces ghettos construits à la va-vite pour accueillir les travailleurs immigrés au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le deuxième tome, le tout récent *Gennevilliers, cité de transit, 1973*, étudie les rapports de domination en suivant la même famille inventée de toutes pièces par l'auteur. Le père s'appelle Kader et offre l'image du travailleur immigré qui subit les brimades du quotidien, la dureté du travail à la chaîne et le





▲ Planche finalisée de *Demain, Demain. Gennevilliers, cité de transit, 1973.*
▶ Crayonnés et planches d'intégration des corrections.





regard réprobateur de sa famille, à qui il rêve pourtant d'offrir un avenir au sein de ce pays fantasmé qu'est la France des Trente Glorieuses. Pour chaque volume, la même sensation de se trouver à mi-chemin entre le grand cinéma documentaire, les travaux sociologiques, le romanesque et l'art graphique. Et la même volonté d'éclairer sous un jour nouveau ce que Maffre appelle *"les angles morts de l'histoire de France"*. Comprendre: la façon dont le pays a entassé les travailleurs d'origine étrangère (algériens, portugais, espagnols, yougoslaves) dans des habitats insalubres pour qu'ils reconstruisent le pays sans une once de reconnaissance. Maffre a choisi de se concentrer sur les Hauts-de-Seine, mais ses bidonvilles pourraient être ailleurs.

"Il n'y a jamais eu de centre-ville ici"

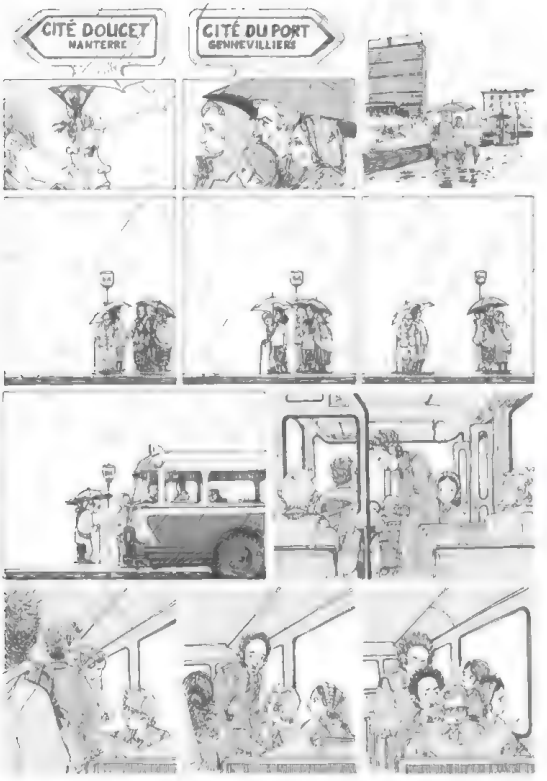
Aveyronnais, fils d'agriculteur, agrégé d'arts appliqués, il n'était sans doute pas destiné à raconter des histoires de périphérie ou les douleurs de l'immigration. *"Je faisais beaucoup de croquis en voyage,* raconte-t-il à la terrasse d'un café, sur une place de Gennevilliers. *C'était un truc un peu intime et j'avais envie de quelque chose qui me mette en danger. Dans la BD, j'ai retrouvé ce que j'avais laissé en histoire. Ce que je voulais, c'était retrouver les témoignages du quotidien, de quelle façon les lieux sont utilisés, comment les gestes du travail et de la vie courante expriment beaucoup plus qu'on ne veut bien leur prêter. C'est là que se trouve l'universel."* Pour cela, Maffre s'est appuyé sur les témoins de l'époque. Parmi eux, Monique Hervo, habitante du bidonville de la Folie *(à Nanterre, ndlr)* par militantisme pendant plus de dix ans, lui a transmis photographies et enregistrements sonores. Bouchaïm et son ami Ridha, arrivé en France à 6 ans et passé par Nanterre puis Gennevilliers, lui ont confié leurs souvenirs. Cette façon de vouloir trouver *"la bonne anecdote"* pour raconter quelque chose de plus large explique en partie le temps passé entre la parution des deux tomes –sept ans. *"La structure est toujours mouvante,* poursuit-il. *Si l'anecdote que je recherche arrive au bout de cinq ans, je dois pouvoir l'incorporer dans mon travail. Et je peux attendre beaucoup de temps pour trouver la scène clé."* Pour illustrer sa démonstration, Maffre se met à farfouiller fiévreusement dans sa chemise en carton. Un large sourire aux lèvres, il extrait plusieurs planches sur lesquelles le jeune quinquagénaire est passé, puis repassé, oubliant parfois de s'octroyer des heures de sommeil.

> "AVEC LES ANNÉES, ON EST PASSÉ DE 'QUARTIERS EN DANGER' À 'QUARTIERS DANGEREUX'. ON N'A RIEN RÉSOLU, ON A SIMPLEMENT FAIT BASCULER LE TRUC SÉMANTIQUEMENT"
>
> LAURENT MAFFRE

En cette journée plongée dans le calme froid du mois de janvier, Laurent Maffre contemple les terrains vagues qu'il faut désamianter avant de reconstruire et s'interroge sur le manque d'unité architecturale de cette ville où les quartiers se touchent mais ne communiquent pas. Comment définir Gennevilliers en 2020? Est-ce une banlieue populaire où le Parti communiste a toujours la main? Un modèle de développement préfigurant tous les travaux d'aménagement en cours dans le 92? *"Gennevilliers, c'est Gennevilliers"*, synthétise Ridha Guessoum en haussant les épaules. Cette commune de plus de 46 000 habitants reste difficile à saisir. *"Le flou, quand il s'agit d'en parler, tient au fait qu'il n'y a jamais eu de centre-ville ici,* relance le retraité, dont l'essentiel du temps est désormais consacré au jardin de sa maison d'Esches, minuscule commune de l'Oise. *Résultat: les échanges sont plus rares qu'ailleurs. Les moments de joie ou de tristesse existent, hein, comme partout ailleurs, mais ils sont rarement collectifs."* Gennevilliers offre la vision d'une ville-puzzle en plusieurs blocs. Il y a le quartier du Luth et son enfilade de tours HLM. Plus loin, la cité-jardin, espace théorisé dès la fin du XIX^{e} siècle par l'urbaniste britannique Ebenezer Howard, voit cohabiter grands ensembles et petits pavillons répartis autour d'espaces verts et d'équipements collectifs. Puis, voilà les Grésillons ou Chandon-République. En apparence, un éco-quartier comme il en existe partout en France. Problème: dans ce périmètre, l'important patrimoine industriel de la ville incarné, entre autres, par les usines Chausson, n'a plus droit de cité depuis l'arrêt des activités en 2000. Seul rappel de cette période, l'immense et multicolore presse d'emboutissage Bliss, étrange structure de sept mètres de haut et 155 tonnes posée en plein milieu de l'avenue Gabriel-Péri. À elle seule, cette presse forme l'un des rares rappels à la mémoire collective. D'un clignement d'œil silencieux, Laurent Maffre photographie mentalement la structure. Ici, un tramway comme sorti d'un film de Jacques Tati glisse entre l'église et le bâtiment en pierre servant d'adresse à l'école municipale des Beaux-Arts et à la galerie Édouard-Manet. À chaque pas, la même impression: celle qu'à Gennevilliers, les fantômes planent mais ne se laissent ni facilement approcher ni interroger.

"Vous créez vos Cocottes-Minute!"

Si *Demain, Demain* provoque un tel effet de souffle une fois ses pages refermées, c'est parce que l'œuvre est aussi largement nourrie de l'actualité politique. Mieux, elle apparaît comme un jeu de miroirs permanent entre les époques. Ou comme le début d'un récit des banlieues et de l'immigration assez incarné pour servir d'Ancien Testament au point d'interrogation final qui se joue dans les scènes du film de Ladj Ly, *Les Misérables*. Sans rien omettre. Ni les brimades de la police, quand les habitants du bidonville de Nanterre se lancent dans certains travaux d'aménagement dans l'espoir de rendre leur quotidien plus supportable,



ni la répression sanglante d'une manifestation d'Algériens organisée à Paris par la fédération de France du FLN. *"Ce qui m'intéressait dans cette partie de l'histoire de France, c'est qu'elle fait largement écho à ce qui se passe encore aujourd'hui"*, confirme d'ailleurs le dessinateur, qui a intégré des références au combat des ouvriers de Florange, de Goodyear, et intercalé des discours d'hommes politiques ou de patrons au milieu des scènes d'usine. Mais pour ne pas s'approprier une histoire qu'il n'a pas vécue en direct, Laurent Maffre préfère néanmoins ne pas prendre une posture militante: c'est au lecteur de faire le reste du chemin et de comprendre que les histoires recomposées par l'auteur ne sont ni blanches ni noires. *"Elles ne sont pas grises non plus,* estime-t-il, *mais noires avec des morceaux de blanc."* Il remarque: *"Humainement, la France n'accordait pas d'importance aux personnes qui vivaient dans ces bidonvilles, elle les considérait comme des éléments transitoires et/ou fonctionnels. Elle s'est vraiment intéressée à eux quand leur présence a posé problème, ou plutôt quand on a réalisé que ces bidonvilles entravaient le développement des villes concernées. C'est la même chose avec les réfugiés, aujourd'hui: les campements de tentes gênent, alors on expulse."* Il regarde autour de lui, et dit: *"Normalement, l'urgence est un stade duquel on sort. Je constate qu'on est passé de 'quartiers en danger' à 'quartiers dangereux'. On n'a rien résolu, on a simplement fait basculer le truc sémantiquement."* En se versant une tasse de thé fumant, Ridha Guessoum acquiesce d'un hochement de tête: *"Pour certains, l'immigration ne serait qu'une logique comptable. En pensant comme ça, on oublie tout ce qui est lié de près ou de loin à la décolonisation. Les conneries que l'Occident a faites en Afrique ou au Moyen-Orient reviennent tôt ou tard comme un boomerang. Quand je vois parfois l'intensité qu'il peut mettre à transformer certaines questions politiques et sociales en questions religieuses, je me dis:* 'Faites gaffe, vous créez vos Cocottes-Minute!'" Façon de clore le débat avant de mettre le cap sur son jardin de l'Oise sans se retourner sur Gennevilliers? Pas exactement, tant se posent encore les deux mêmes questions lancinantes. La première: l'État français est-il en capacité de traiter ses populations immigrées avec autre chose que des promesses? La seconde: faut-il que ceux qui ont vécu le bidonville et la cité de transit livrent à leurs enfants et petits-enfants les détails de cette histoire sans omettre aucun détail? *"D'un côté, j'ai rarement subi de front l'injustice, le racisme,* constate Ridha Guessoum. *De l'autre, je n'oublie jamais ce que mes parents ont ressenti quand l'administration trouvait normal de nous traiter mal au quotidien. Je pense à ce jour où j'avais dit à mon fils Sabri, 35 ans aujourd'hui:* 'Tu dois bien travailler à l'école, on a quand même un devoir d'être des ambassadeurs.' *Il m'avait répondu:* 'Mais ambassadeurs de quoi, papa? Je suis né en France.' *Sur le coup, ça m'avait heurté, mais j'ai compris que c'est lui qui avait raison."* Demain n'est peut-être pas si loin. – **Tous propos recueillis par JVC et LDC**

"À LA 51, IL Y AVAIT UNE FRATERNITÉ ET UNE SOLIDARITÉ ENTRE LES GENS QU'ON A EU DU MAL À RETROUVER PAR LA SUITE, DANS LES TOURS HLM"

RIDHA GUESSOUM, ANCIEN HABITANT DE LA CITÉ DE TRANSIT DE GENNEVILLIERS

Lire: ***Demain, Demain*** **(éditions Actes Sud)**

BUBBLE, TOUT POUR LES FANS DE BD

Créée en 2016, la start-up rouennaise permet aux passionnés de lister tous leurs albums, de ne louper aucune sortie, de noter leurs lectures mais aussi d'en acheter auprès de libraires indépendants.

En 2015, le [illegible] un certain Bob Bretall "champion du monde" des collectionneurs de bandes dessinées. Une bibliothèque qui contient plus de 100 000 albums. [illegible] de l'ampleur. Une popularité qu'il doit principalement aux réseaux et aux groupes où [illegible] d'eux-mêmes : aujourd'hui, un Français sur trois [illegible] sortent chaque année en France. Soit une centaine par seconde. Pour [illegible] née Bubble. À l'origine, une application smartphone [illegible] indépendantes connectées.

Aujourd'hui, Bubble compte 130 000 membres. [illegible] entre une offre gratuite et payante, en fonction [illegible] Thomas Mourier. Selon lui, le côté "geek" de la bande dessinée, devenu une norme, expliquerait [illegible] thématiques. Pour compléter l'offre 2020, Bubble [illegible] de films et séries issus des univers Marvel et DC Comics vont sortir. La start-up rouennaise n'a donc pas fini de faire parler d'elle. Mais une question [illegible] Amusé, Thomas Mourier lève le suspense : *"Il n'a pas encore [illegible] dans* Dragon Ball."

Les bonheurs

de Sophie

▲ Autoportrait.

Jean-Luc Mélenchon trouve que c'est *"superdrôle"*. Philippe Katerine ajoute que c'est *"profond"*, *"un miracle"* qui fait *"se sentir plus léger"*. William Lebghil que ça a *"changé [s]a vie"*. Avec sa série *Tulipe*, dont le dernier tome est en compétition pour le Fauve d'or au festival d'Angoulême, a su conquérir les cœurs sensibles du show-biz en faisant ce qu'elle aime le plus depuis toujours: du strip, efficace et faussement naïf.

Par Noémie Pennacino

Ils sont nombreux à passer à côté sans la voir. Sans comprendre. Trop attirés sans doute par les lumières de l'hôtel cinq étoiles d'en face, qui lui n'a pas lésiné sur les indices grossiers. Pourtant, elle est bien là, en contrebas d'une impasse d'Aix-en-Provence: une petite porte en bois arrondie qui s'ouvre dans un cliquetis métallique sur Sophie Guerrive, et sur ses longs cheveux offrant un cadre à son pull en maille vert pastel. Exactement la même couleur que la couverture de sa dernière BD, *Tulipe et les sorciers*, troisième tome de la série qui l'a fait connaître, où l'on retrouve l'ours Tulipe, "fainéant par excès d'ambition", occupé à rien d'autre que se poser des questions sur la vie ou répondre à celles des autres sur fond de verdure vallonnée.

Tulipe est né à Angoulême, au milieu de l'année 2014. Cet été-là, la chaleur plombe tout et, comme souvent avant un accomplissement majeur, Sophie Guerrive est en pleine dépression. Après quelques *"bouquins de petits dessins rapides mal faits"* (*Girafes* et *Chef Magik* chez Warum, *Crépin et Janvier* chez Delcourt), cela fait un an qu'elle est entrée comme résidente à la Maison des auteurs, et *Capitaine Mulet*, la BD sur laquelle elle vient de passer son année, ne trouve pas preneur. Tout le monde est parti en vacances, son mec est parti tout court. *"En plus, il y a une espèce de déprime latente à Angoulême*, explique-t-elle. *C'est une ville pauvre, tu sens qu'il y a des usines qui ont fermé autour, et ça fait une ambiance un peu lourde. On était un groupe d'auteurs, mais il ne se passait rien, donc on n'avait rien à se dire ; et en même temps, on aimait être ensemble.* Tulipe, *c'est venu des conversations qu'on avait à ce moment-là."* Pour se démêler de cette torpeur, elle se lance un défi: sortir tous les jours de son appartement et gravir la colline où se trouve la Maison des auteurs pour poster sur Internet un dessin où prendront vie ces questions existentielles et cette recherche de soi nées dans les moments de rien. Puisque les éditeurs la snobent, elle va dessiner ce qu'elle veut et l'offrir au monde. Après tout, elle est faite pour ça. À 3 ans, déjà, elle griffonnait chaque jour un animal imaginaire ; elle les appelait ses "Vivovos". Sophie Guerrive reprend alors un personnage créé pendant ses études. À l'origine, un rat, mais tellement mal dessiné que tout le monde pensait que c'était un ours. Elle lui enfile un short, un t-shirt ; le pose contre un arbre ; lui invente des camarades serpents, oiseaux ou chauves-souris aux noms de fleurs et aux caractères plus ou moins trempés ; et en fait ce qu'elle a toujours voulu faire, au fond, et qu'elle regrette de ne pas plus trouver aujourd'hui: des strips inspirés de ses amours d'enfance, *Mafalda*, *Peanuts*, *Calvin et Hobbes*. *"Quand on est jeune, on veut montrer qu'on est trop maligne, on met plein de trucs compliqués dans ce qu'on fait. Et puis plus ça avance, moins on a besoin de prouver des choses, et plus ce qu'on fait est honnête. À 20 ans, j'aurais jamais fait un truc avec un ours en short peut-être qu'à la fin, je dessinerai juste deux bâtons."* Quelque temps plus tard, elle reçoit l'appel de 2024, un éditeur indépendant. *"On aimerait publier* Tulipe. *OK, mais il va falloir publier* Capitaine Mulet *d'abord."*

Histoire, fonds marins et petits animaux

Assise à la grosse table de ferme qui traverse la salle à manger de l'appartement récupéré de ses grands-parents, tout en tommettes sous les jouets de son fils de 2 ans, Sophie Guerrive se demande deux choses: si elle ne servirait pas autre chose à boire et d'où lui viennent ses connaissances du Moyen Âge. Peut-être un verre d'eau, un thé, mais sûrement pas de son adolescence, parce qu'elle n'aimait pas trop ça, les cours d'histoire. Il y a bien les voyages dans le temps qu'elle entreprend souvent dans sa tête, par fascination pour ce qu'on ne connaît plus ou pas encore. Mais surtout: *"Je pense que c'est parce que je suis nulle en perspective c'est aussi pour ça que j'aime dessiner les fonds marins: on peut mettre un poisson en haut, un poisson en bas, on s'en fout. Un jour, je cherchais comment régler ce problème et j'ai trouvé des enluminures, un peu aplaties, je me suis dit* 'c'est cool'. *Ça m'a fait découvrir un univers, je me suis mise à lire plein de trucs sur le Moyen Âge. Des essais ou des textes de vulgarisation, parce que ça peut rapidement devenir assez chiant."* Et voilà le vaillant Capitaine Mulet qui débarque "en l'an 1457 de

Notre Seigneur dans un bon port de France". Une œuvre fouillée, pleine de dynamisme, de voyages en mer et de détails follement nombreux sur lesquels on s'attarde, rééquilibrant un tout petit peu cet écart entre les auteurs et les lecteurs de BD qui prennent un an à être créées mais se lisent en 20 minutes. Où l'on suit un équipage qui se demande par exemple comment "emprunter le dessous du monde pour atteindre les riches contrées d'Orient" sans que "les humeurs ne s'accumulent dans le crâne lorsqu'on a la tête en bas, jusqu'à le faire gonfler, puis exploser". *"Moi, je prends tout ça au pied de la lettre. Ce sont des croyances, des façons de voir le monde que je trouve hyper-intéressantes. Quand je l'écris, c'est pas pour me moquer, je trouve ça cool. Je pense pas être plus maligne que les gens de l'époque."* L'un des éditeurs qui avaient refusé *Capitaine Mulet* lui avait dit: *"Ton personnage est vraiment bête."* Elle l'avait *"hypermal pris, parce que c'était un peu [elle], quelque part. C'était [s]on côté très borné"*. Le fait est qu'elle est aujourd'hui contactée pour illustrer des livres d'histoire, à l'instar de *À la vie, à la mort: des rois maudits à la guerre de Cent Ans*, une BD en collaboration avec deux historiens. *"J'ai l'impression que quand on sort quelques bouquins, on devient spécialiste dans deux ou trois domaines aux yeux des autres*, remarque-t-elle. *Donc voilà, maintenant les gens m'appellent pour l'histoire, les fonds marins et les prairies avec des petits animaux."*

Les sculptures en arbre

Sophie Guerrive est née à Marseille au milieu de l'année 1983. De son enfance à jouer dans les rochers du vallon des Auffes, elle garde des souvenirs heureux mais aucun accent. Sa relation à la cité phocéenne est ambiguë, une sorte de rapport amour/haine que les concours de circonstances qui l'ont amenée à revenir dans la région il y a deux ans ne parviennent pas à résoudre – *"Marseille, c'est une ville crade posée là où il y a la mer. C'est moche et beau en même temps."* Alors quand, à 18 ans, elle part faire ses études, c'est sans se retourner, même si

mais oui
!!!
où allez-vous ? les cartes n'indiquent aucune île par ici ! il doit y avoir erreur...
peut-être, mais moi, j'y vais jeter un oeil, car manifestement.
il y en a bien une, Capitaine.

▲ ▸ Extraits de *Capitaine Mulet* et *Tulipe*.

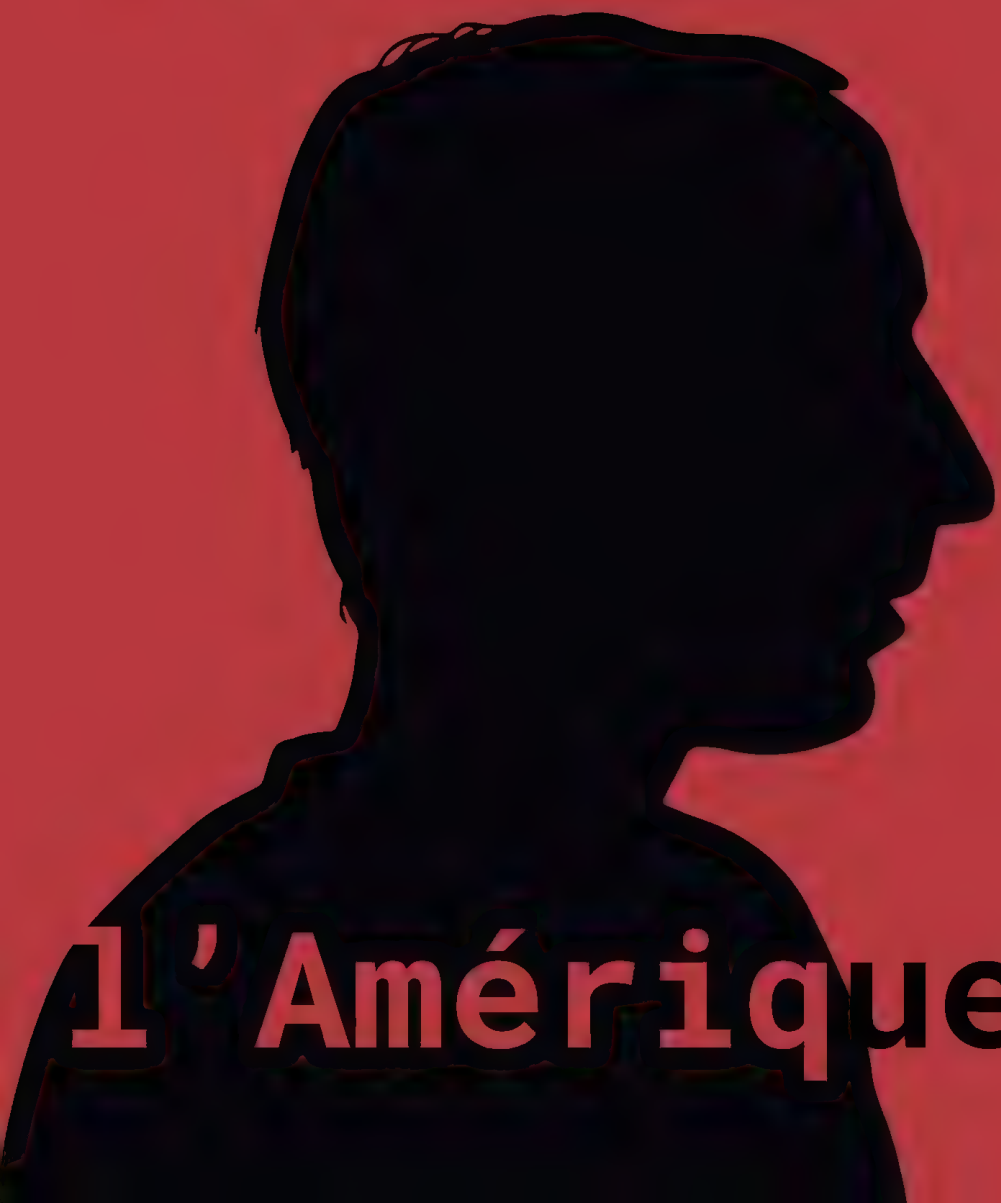
“À 20 ans, j’aurais jamais fait un truc avec un cas en short”

ce n’est pas trop loin, à Aix. Ses parents sont juristes, son frère deviendra marin ; si elle est convaincue depuis ses 10 ans que quand elle sera grande, elle fera des bandes dessinées, personne dans son entourage n’a pu l’aiguiller dans ce sens et elle ne sait même pas qu’il existe des écoles spécialisées. Elle se retrouve en fac d’arts plastiques, où quand elle parle de BD, les profs rient. *“On nous demandait de faire des sculptures en arbre, alors je faisais des sculptures en arbre…”* Elle y reste quatre ans. Puis passe des concours au hasard, candidate un peu partout, n’est prise vraiment nulle part. On ne lui a pas appris à faire un dossier, alors elle envoie juste ses plus beaux dessins. À 23 ans, elle atterrit finalement aux Arts décoratifs de Strasbourg, section “illustration”. Dans sa promo, ils sont beaucoup à être comme elle. Comme son *elle* de 10 ans. Elle recommence à croire en ses croquis “rapides mal faits”. Ses parents, moins. À sa sortie de l’école, inquiets d’avoir une fille artiste qui n’assure même pas ses arrières en passant un CAPES, ils lui proposent de racheter pour peu d’argent un squat de dealers à Marseille, dans le Panier, pour le transformer en galerie. On est en 2011, et le quartier aujourd’hui touristique entame alors à peine sa réhabilitation. Elle tiendra un an. *“Je faisais de belles expos, j’organisais de beaux évènements, avec plein de monde, mais c’est simple, je n’ai jamais rien vendu,* déplore-t-elle. *Les gens me laissaient leurs enfants parce qu’ils croyaient que c’était une bibliothèque, ou venaient me demander si j’avais une photocopieuse. Les dealers, eux, me lançaient des trucs et pissaient sur ma porte.”* Elle part à Paris, passe de coloc nulle en coloc nulle. Se rend compte que si du milieu de la BD se dégage *“une vraie humilité”*, c’est aussi parce que *“en plus d’être tous un peu autistes, on est tous pauvres, hypermal considérés, on a un statut tout pourri, on n’a pas de chômage… alors que l’industrie fonctionne bien! Il y a plein de gens qui vivent sur la BD, autour de la BD, et nous, les auteurs, on galère”*. Aujourd’hui, ses œuvres ont beau être validées par ce qu’elle appelle *“un microcosme”*, elles ne lui rapportent *“pas trop de fric”*, et avec son conjoint et son fils, ils s’en sortent *“comme ils peuvent”*. Mais jamais elle n’a regretté d’avoir pris un jour la direction d’Angoulême, sans ambition particulière, avec juste dans ses bagages un rat qui ressemblait à un ours. – **Tous propos recueillis par NP**

je pourrais me mettre à la peinture
à la musique
ou aux mathématiques
mais, je ne sais pas pourquoi…
ça me paraît un peu risqué
tu as raison, Tulipe
Si, par malheur, tu te découvrais un don…
tu pourrais bien te persuader
de devoir au monde une œuvre majeure

Lire: ***Tulipe et les sorciers*** **(Éditions 2024)**

Nick l'Amérique



À 30 ans à peine, il s'est déjà imposé comme l'égal d'un Chris Ware, d'un Daniel Clowes ou d'un Adrian Tomine. Nick Drnaso, auteur de *Beverly* et *Sabrina*, ausculte la paranoïa et les névroses américaines avec une précision qui fait froid dans le dos. Pourquoi si bien, pourquoi si jeune? Rencontre chez lui, à Chicago.

Par Lucas Minisini

Depuis la route, impossible d'apercevoir son appartement d'Old Irving Park, à l'est de Chicago. Vous verrez seulement un drapeau américain planté sur une façade en briques fades. Traversez la chaussée, passez à travers les berlines familiales garées le long du trottoir, prenez le petit jardin et retournez-vous: le trois-pièces est là, en haut d'un court escalier protégé par une porte fermée à clé. Caché, ou presque. À l'intérieur, un tapis aux motifs fleuris, une imposante collection de distributeurs de bonbons PEZ, plusieurs bibliothèques saturées d'ouvrages, de figurines, de poupées et de clowns – des personnages de fiction, pour la plupart. Nick Drnaso est peu habitué à recevoir du monde: *"Je passe tout mon temps à travailler, seul, et ici c'est parfait pour ça. Personne ne me dérange, c'est calme."* Surtout, ça change. Dans son ancien appartement, tout était *"toxique"*. Nick Drnaso et sa femme, Sarah Leitten, artiste florale et dessinatrice, devaient survivre entre des voisins entièrement dévoués à la techno et d'autres hypnotisés jour et nuit par les jeux vidéo. *"Résultat: du harcèlement par le son tout le temps, du son comme une arme,* replace Sarah. *Ça nous torturait."* Dans la rue, les voitures garées étaient régulièrement incendiées, la plupart du temps sans raison. Sarah Leitten: *"Tout notre environnement était dingue. Trump venait d'arriver au pouvoir, on ne comprenait pas ce qui se passait autour de nous, tout ça n'avait aucun sens. Ça allait nous rendre fous. Il y avait beaucoup de gangs dans ce coin-là, aussi, c'était dur et Nick a commencé à avoir peur qu'il m'arrive quelque chose. Par exemple, il craignait que je me fasse enlever."*

TU N'AS RIEN CONTRE LES ARMES ?
JE LES AI ACHETÉES POUR PROTÉGER MA FAMILLE
S'IL ARRIVE QUOI QUE CE SOIT DANS LA MAISON, VIENS ME CHERCHER JE M'EN CHARGERAI
JE LES RANGE DANS UN SAC FERMÉ, DANS CE PLACARD, ET JE GARDE LA CLÉ SUR MOI EN PERMANENCE.
JE VOULAIS JUSTE QUE TU SACHES QUE JE SUIS... ÉQUIPÉ SI QUI QUE CE SOIT TENTE QUOI QUE CE SOIT.
OK.
TU VEUX QUE JE RAPPORTE QUELQUE CHOSE EN RENTRANT ?
NON, MERCI.
TU VAS T'EN SORTIR, ICI, TOUT SEUL ?
OUAIS.
BON, PARFAIT...
TOUT VA BIEN SE PASSER.
À PLUS TARD

▲ Extrait de *Sabrina*.

La peur, Nick Drnaso en a finalement fait le cœur de son dernier roman graphique, *Sabrina*, sorti à l'été 2018. L'histoire: Teddy rejoint Calvin Wrobel, son ami d'enfance, militaire dans le Colorado. Il va mal. Sabrina, sa copine, a disparu et bientôt il apprend qu'elle a été enlevée avant d'être assassinée. Pire, une vidéo du meurtre se répand sur les réseaux sociaux en même temps que les théories du complot se mettent à fleurir. Le petit ami en deuil serait *"un acteur"*. Une ruse du gouvernement visant à *"manipuler d'honnêtes citoyens américains"*, selon un bruyant présentateur radio. Nick Drnaso ne s'en cache pas: ce présentateur radio est directement inspiré du célèbre complotiste Alex Jones et de son site *InfoWars*. 11-Septembre, *chemtrails* –les traces laissées par les avions dans le ciel–, tueries de masse: tout cela ne serait, selon lui, qu'un épais complot piloté par un *"deep state"* surpuissant et sans pitié. Le dessinateur a aussi beaucoup lu sur les théories complotistes écloses après la tuerie dans l'école primaire de Sandy Hook en 2012, et a étudié le cas d'Elliot Rodger, 22 ans, responsable de la mort de six personnes en 2014 –un massacre motivé par sa "haine des femmes". *"Ce jeune homme avait diffusé les raisons de son geste dans une vidéo*, explique Drnaso. *C'était choquant de voir cette rage si intense, cette impression de perte de statut social, et ce besoin de reconnaissance et de pouvoir pour donner du sens à sa vie."* Pourquoi la violence devient-elle la seule porte de sortie envisagée? Pourquoi les théories du complot entraînent-elles autant de réactions? Que tentent-elles de compenser? Le manque de confiance? Le confort? L'ennui? À force de se poser ces questions, Nick Drnaso a compris en quoi elles pouvaient être séduisantes. *"Un jour,* raconte-t-il, *je me suis retrouvé dans un bar où un mec n'arrêtait pas de répéter que tout le monde était vraiment stupide. Il appelait les gens* 'les moutons' *et tournait en boucle sur le fait que* 'les masses' *n'étaient pas prêtes à accepter l'existence des ovnis ou de Bigfoot. Se placer du bon côté par rapport à ces 'moutons' était devenu une source d'estime de soi pour lui."* Tout en repoussant Randy, l'un des trois chats de l'appartement, le dessinateur livre sa conclusion: *"Ce monde-là me fait peur."*

Mais impossible d'y échapper. Nick Drnaso a beau vivre à double tour, *Sabrina* –qui faisait suite à *Beverly*, publié en 2016– a achevé de faire de lui la nouvelle star du *comic book* made in USA, et l'un des observateurs les plus lucides de l'Amérique contemporaine. Ivan Brunetti, star de la bande dessinée à Chicago et ancien professeur du jeune Nick, évoque, à la lecture de ce dernier, *"la sensation de naviguer à travers la peur, la crainte, l'incertitude et l'anxiété, que ces sentiments soient personnels ou sociétaux"*.

> **"C'est le meilleur livre que j'aie lu sur le temps présent"**
>
> Zadie Smith, à propos de *Sabrina*

Pour le *New York Times*, voici l'Amérique de Trump, morne et dénuée de sens. En 2018, *Sabrina* figurait dans la présélection du prestigieux Man Booker Prize –une première pour un roman graphique en 50 ans d'existence du prix littéraire. Et Zadie Smith, l'une des grandes stars actuelles de la littérature anglophone, a mis tout le monde d'accord en déclarant: *"C'est le meilleur livre – peu importe le support – que j'aie lu sur le temps présent."* Toutes ces louanges mettent le jeune dessinateur de 30 ans mal à l'aise. Il répète que ce genre de succès *"n'est pas censé arriver en bande dessinée"*, et explique ne pas être aussi clairvoyant que les pontes de la littérature mondiale aiment le penser. D'ailleurs, ajoute-t-il, il n'a pas *"d'opinion totalement formée et claire"* sur la plupart des sujets de société du moment, qui lui semblent si complexes. Pour ne pas être totalement largué, il s'est tourné vers *The Fourth Turning: An American Prophecy*, de William Strauss and Neil Howe. La théorie élaborée dans ce livre écrit dans les années 90 est simple: l'histoire est faite de cycles, et ils sont *"condamnés à se répéter"*. Sans arrêt. *"C'est devenu ma version à moi des horoscopes ou des cartes de tarot. Ça m'a permis de réfléchir au monde qui m'entoure sans être obsédé par la vie quotidienne ou les infos en continu."* Résultat? *"L'Amérique est en fin de cycle"*, annonce-t-il avec un haussement d'épaules, comme si tout était déjà joué d'avance et qu'il n'y pouvait strictement rien. *"Je me sens comme un Américain blanc moyen, en vérité. Je fais juste de mon mieux pour observer ce qui se passe autour de nous."*

Heavy metal et losers magnifiques

Cet "Américain blanc moyen"-là est né en 1989 à Palo Hills, en banlieue molle de Chicago. Des gigantesques *malls* sans relief et la classique enfilade de lotissements familiaux, qui font dire à Nick Drnaso que ses jeunes années furent *"neutres"*. Son père aurait aimé qu'il fasse du sport, lui préférait regarder la télévision, parfois pendant des nuits entières. *"Je ne regardais rien de spécial, j'allumais la télé et je ne bougeais pas pendant sept ou huit heures d'affilée"*, revit-il. Le visionnage dès 13 ans des films de Stanley Kubrick, puis de *Gummo*, d'Harmony Korine, le secoue un peu. *"Ça m'a fait du bien, je me suis identifié à cette rage adolescente, un peu folle, presque maniaque."* Car derrière la façade de la paisible vie de banlieue se cache un drame. Lorsqu'il avait 10 ans, Nick Drnaso a été agressé sexuellement par un voisin. Il n'a jamais rien dit, à personne. *"C'est la face sombre de cette culture américaine du Midwest*, explique sa femme, Sarah Leitten. 'Voici ta maison, voici ta famille, tout est génial et il ne peut pas y avoir de problème. D'ailleurs, tiens, ne parlons pas des problèmes s'ils existent, ne parlons pas de ce que tu ressens. Gardons cette façade de respectabilité où tout a l'air super.' *Voilà l'état d'esprit dans lequel Nick et moi avons grandi. Il ne fallait surtout pas bouleverser le calme apparent."* Nick Drnaso tâte un peu de joints, un peu d'alcool, beaucoup de heavy metal. *"Je me suis plongé dans cette imagerie de zombies, de satanisme et de grotesque parce qu'il fallait absolument que je*

PEUT-ÊTRE QU'ON NE COMPREND PAS CE GENRE DE CHOSES À TON ÂGE.
QUAND JE VOIS DES PHOTOS DE MOI À DIX ANS, J'AI DU MAL À ME RECONNAÎTRE.
JE ME SOUVIENS COMME TOUTES CES ÉMOTIONS ÉTAIENT PERTURBANTES.
JE VEUX QUE TU SACHES QUE TA MÈRE ET MOI, ON T'AIME BEAUCOUP ET QU'ON EST LÀ POUR TOI SI TU AS BESOIN DE PARLER DE QUOI CE SOIT D'ACCORD ?
MAIS, TU NE DOIS PAS EN AVOIR HONTE ?... VOTES-CE QUE JE VEUX DIRE ?
VIENS LÀ
BON... SI ON APPELLAIT LE SERVICE DE CHAMBRE ET QU'ON LOUAIT UN FILM ?

▲ Extraits de *Beverly*.

découvre ce qui se cachait derrière le monde dans lequel je vivais, tout ce que je n'étais pas censé voir", analyse-t-il *a posteriori*.

Fin des années 2000, le jeune Drnaso se retrouve au Columbia College, en plein Downtown Chicago. Il découvre les bandes dessinées et fait la connaissance d'Ivan Brunetti, son professeur, bientôt son mentor et ami. *"À 20 ans, le rencontrer et lire ses œuvres, c'était parfait pour le jeune homme en colère que j'étais"*, explique-t-il. Dans les quatre volumes de *Schizo* ou *32 Drunks*, les titres phares de Brunetti, tout est *"nihiliste et dépressif"*. C'est aussi le cas, plus largement, de ce que publie alors la maison d'édition canadienne Drawn & Quarterly, dont Drnaso se met à lire avidement le catalogue (Julie Doucet, Seth, Joe Matt, Chester Brown...). *"La vision du monde y était plus bancale et lucide que dans le reste des bandes dessinées américaines. J'ai su que je voulais travailler dans cette tradition-là"*, explique l'auteur. Le jeune adulte se fait la main de manière radicale: il met en scène l'agresseur de sa jeunesse. À la fois sous la forme d'un *"cartoon farfelu"*, et de manière brute et réaliste. *"Je ne sais pas quelle version capturait le mieux le mal*, revoit encore Ivan Brunetti. *L'association des deux restait imprimée en vous."* Nick Drnaso demande à son professeur de détruire toutes les planches. Brunetti ne l'a pas fait. *"S'il avait vraiment voulu détruire son travail, il l'aurait fait lui-même. Ces planches sont toujours dans mon bureau, sous clé, nous n'en avons jamais reparlé."* Suivront plusieurs essais, histoires courtes et expérimentations graphiques comme *It's a Wonderful Strife*, mélancolique jeu de couleurs et d'ombres dans les rues de Chicago, ou *Fear of Black Friday*, sur un homme de ménage se préparant à la grande célébration annuelle du capitalisme américain. *"C'était déjà du génie*, insiste Brunetti, *et tout était globalement autobiographique dans son travail."* Car pour faire son trou dans la bande dessinée, mieux vaut assurer ses arrières. Nick Drnaso est successivement engagé comme gardien dans une salle de concert, manutentionnaire à la chaîne dans une usine de fabrication de pin's, homme de ménage dans un magasin Whole Foods. *"Je prenais un plaisir presque pervers à bloquer les toilettes pour les nettoyer quand je faisais homme de ménage*, raconte-t-il. *C'était satisfaisant parce que je bossais sur mes romans graphiques à côté, sans en parler, et je faisais ce boulot en revoyant mentalement mon conseiller d'orientation me dire: 'Le pire qui puisse vous arriver est de devenir homme de ménage.' Moi, j'aimais ces losers magnifiques, j'avais envie d'en être un."*

Climat toxique

Presque dix ans plus tard, même si Nick Drnaso n'a plus vraiment l'air d'un loser –il a vendu les droits de *Sabrina* en vue d'une adaptation cinématographique–, il continue son job alimentaire dans l'usine de pin's. *"J'ai fait un inventaire à l'usine hier, c'est vraiment cathartique."*

Il ne veut pas abandonner cette vie. Pas par inquiétude financière, mais plutôt par envie de rester humble et de ne *"surtout pas se mettre à traîner qu'avec des artistes et des grands écrivains. J'ai besoin de ça pour écrire et dessiner comme il faut."* En 2016, c'est en exploitant cette matière qu'il était arrivé au bout de *Beverly*, sa première publication. Dans ce livre "à sketches", il gratte la surface de la banlieue américaine: drames familiaux, rêveries d'assassinats sanglants, déviances sexuelles, le tout rythmé par de grinçants pastiches de publicité. *"J'explorais le besoin primaire de remplir le vide et l'ennui par de l'inquiétude, de la crainte, comme si un danger vous attendait à chaque coin de rue"*, explique-t-il. S'étaient ensuivis un prix Révélation au festival d'Angoulême en 2018 et des compliments en cascade. En moins de 150 pages, Nick Drnaso s'était invité à la table des grands noms de Chicago que sont Daniel Clowes, Chris Ware ou Emil Ferris. De ces collègues prestigieux, Drnaso dit qu'il les *"croise à des festivals ou de temps en temps par hasard. Mais on travaille tous tout le temps, et de toute manière, les dessinateurs de bande dessinée préfèrent être seuls et isolés"*. Parfois trop.

> **"Je me sens comme un Américain blanc moyen, en vérité. Je fais juste de mon mieux pour observer ce qui se passe autour de nous"** Nick Drnaso

Nick Drnaso est suspicieux. Du monde qui l'entoure, de sa hype, de son succès. *"Il pense qu'il ne mérite rien de tout ça"*, confie Sarah Leitten. À tel point qu'au moment de publier *Sabrina*, en 2018, il avait hésité à tout envoyer balader. *"Le climat était tellement toxique dans le pays: est-ce que je voulais vraiment ajouter la névrose de ce bouquin à tout ça?"* À l'époque, les souvenirs de son agression étaient subitement remontés, et il avait aussi songé à quitter Sarah. Pour ne pas lui faire du mal, explique-t-il. *"Quand des choses se passent bien dans ma vie, mon cerveau retourne ça de manière totalement malsaine*, avoue Drnaso. *Et j'ai l'impression que tout va s'effondrer."* *Sabrina* a finalement été publié, le succès a été indiscutable, et le jeune auteur et Sarah se sont mariés. Tout va mieux, donc? *"J'ai commencé à travailler sur mon troisième roman graphique, mais je ne peux pas en parler"*, balaie-t-il rapidement. Nick Drnaso descend les escaliers jusqu'au petit jardin derrière chez lui, et une demi-cigarette plus tard, il faut déjà qu'il remonte dans son studio car en ce moment, il *"travaille tout le temps"*. Il ferme la porte. Et tourne la clé deux fois dans la serrure. – **Tous propos recueillis par LM**

Lire: ***Beverly*** **et** ***Sabrina*** **(Presque Lune)**

FESTIVAL INTERNATIONAL ANGOULÊME 2020 DE LA BANDE DESSINÉE

SÉLECTION JEUNES ADULTES

MÉCANIQUE CÉLESTE

MERWAN

Dans l'actuelle forêt de Fontainebleau, Aster vit en marge de la cité agricole de Pan. Lorsque la puissante république militaire de Fortuna menace d'envahir Pan par la force, Aster et son ami Wallis devront s'en remettre à la Mécanique Céleste, le rituel d'affrontement sacré...

« Dans cette BD post-apocalyptique lumineuse, Merwan imagine une compétition sportive mouvementée. Haletant ! »

DARGAUD

AU RAYON BANDE DESSINÉE

"La BD, c'était une porte qui s'ouvrait"

Il sera membre du jury au festival d'Angoulême cette année, et c'est tout à fait logique: le chanteur **DOMINIQUE A** ne serait pas, de son propre aveu, devenu ce qu'il est sans la bande dessinée. La preuve.

Entretien par Vincent Riou

La plupart des gens ont découvert la BD quand ils étaient enfants. C'est votre cas? Oui, pour moi la madeleine de Proust, c'est vraiment *Le Journal de Spirou*, et même le numéro 135, que ma tante m'avait offert. C'était en 1975, j'avais 7 ans. Juste avant, j'avais dû lire *Le Journal de Mickey*, mais là c'était une immense porte qui s'ouvrait. J'étais fasciné, en fait. Par cette profusion de personnages, d'histoires, de petits récits, de gags, les billets de Gaston Lagaffe, les rééditions de vieilles histoires de Franquin, *Les Tuniques bleues*... Très rapidement, je me suis mis à attendre impatiemment le prochain journal pour aller l'acheter au kiosque.

Et alors, vous avez un intérêt privilégié pour les histoires ou pour le graphisme? Pour les deux. Il y avait un goût pour la lecture qui s'affirmait parallèlement, et la BD donnait l'occasion de lire sans se fatiguer, il faut bien dire les choses, hein. Et grâce à elle, c'est la variété des genres –western, science-fiction, policier– que je découvrais; c'était une plongée, véritablement. Mais j'étais aussi fasciné par les styles, le dessin. J'ai très vite voulu dessiner, c'est devenu une pratique. Mon premier mode d'expression, c'était par les images. C'était une vraie passion. Jusqu'à l'âge de 12, 13 ans, j'étais persuadé que, idéalement, je deviendrais dessinateur.

Beaucoup de gens ont mis la BD entre parenthèses après l'enfance, avant d'y revenir, parfois sur le tard. Je suis tout à fait dans ce cas de figure. Après *Spirou*, j'ai eu la chance d'être le contemporain d'un âge d'or en France, avec *Métal Hurlant*, *(À suivre)*, etc. Il y avait une profusion, un éclatement de styles, une liberté de pensée, aussi bien graphique que narrative. J'étais très jeune et ça me fascinait. Je ne savais pas, à l'époque, à quel point ça révolutionnait tous les codes de ce genre, mais moi, ça a révolutionné ma vie en temps réel! Puis, vers 1983 ou 1984, j'ai trouvé que ça commençait à partir en sucette. Quand je parlais de séries pour *Spirou*, c'étaient des épisodes indépendants. Et là, c'est devenu: 'À suivre dans le prochain numéro.' Il y a aussi cette histoire de tomes qui est arrivée, et que j'ai toujours trouvée très pompeuse. Parallèlement, la musique a pris le dessus. Vers 13, 14 ans, j'ai mis la BD de côté.

Jusqu'à quand? J'ai lâché pendant longtemps. Et je suis remonté dans le train au début des

▾ ▸ Extrait de *J'aurai ta peau, Dominique A*, d'Olivier Balez et Arnaud Le Gouëffiec (Glénat).

années 2000, en gros, vraiment par hasard: à la faveur d'une pluie, je me suis abrité dans une librairie spécialisée en bande dessinée vers Nation, à Paris. J'avais la trentaine, et je me suis rendu compte que de l'eau avait coulé sous les ponts et que j'étais passé à côté d'une production contemporaine qui correspondait, *grosso modo*, à L'Association (*maison d'édition fondée en 1990, ndlr*), avec de nouveaux auteurs et l'arrivée du 'roman graphique', qui a bouleversé le genre. L'exemple le plus connu, c'est *Persepolis*, mais il y avait Charles Berberian, David B., Blutch, Joann Sfar, plein d'auteurs qui sont encore importants aujourd'hui.

C'est un peu bizarre, l'apparition de ce terme de 'roman graphique', non? Oui, pour moi c'est vraiment un gimmick, d'ailleurs. Je comprends que les gens du milieu aient eu l'idée de se démarquer du format classique, mais je pense que c'est surtout un terme qui trahit une mauvaise conscience, la volonté de rendre respectable quelque chose qui ne le serait prétendument pas. Les gens considèrent souvent comme un moins qu'une image accompagne un texte. Alors que, au contraire, c'est cette rencontre, ce frottement, qui en fait un art à part entière. Mais c'est prétentieux, 'roman graphique'. On devrait alors dire 'roman typographique' pour un roman sans dessins!

N.Y.C/1995 SÉJOUR à New York avec BLUTCH, FRANCIS JACOB, un ami guitariste, joue ce soir-là à l'ANARCHY CAFÉ, un club de MANHATTAN
À l'époque, je dessinais mes voyages dans des carnets
APRÈS LE SET, Francis fait les présentations
Blutch, Philippe, Friends of mine and French comicbooks artists.
WAOW! It's just AMAZING! It's so GREAT! That was my dream to be a comic book artist. What you are doing is so GREAT!
Trumpet is just looking It's EASY! But comics..
COMICS!

▲ Extrait de *J'aurais voulu faire de la bande dessinée*, de Philippe Dupuy, à paraître en mars chez Futuropolis.

Ça vous dérange, ce côté prétentieux? La BD, c'est très direct, c'est un truc de plaisir immédiat, comme quand on écoute un morceau de musique. C'est un peu la même façon de recevoir, pour moi. Et comme la musique, c'est quelque chose qu'on peut capter partout, il y a plein d'endroits pour la recevoir. Or, il y a parfois un discours très intellectualisant dans la BD, pour compenser cette image négative de 'sous-genre, sans fond, pour les débiles'. Je ne m'y retrouve pas du tout. Je trouve ça dommage parce que la BD, c'est sensoriel. Même quand elle est destinée aux adultes, il y a un rapport à l'enfance très important qu'il ne faut pas nier, et qui est tout sauf négatif. Cela ne signifie pas que c'est uniquement distractif, parce qu'il y a des BD dont le pouvoir émotionnel est à vous tordre le ventre d'empathie, comme *Quartier lointain*, de Taniguchi.

Vous avez inspiré un personnage de bande dessinée. Quand l'idée vous a été soumise par Olivier Balez et Arnaud Le Gouëfflec, les auteurs de *J'aurai ta peau, Dominique A*, ça vous a fait peur? Non... Le fait est que j'avais lu et aimé des livres qu'ils avaient faits avant la proposition, donc j'étais mis en confiance, notamment par un bouquin assez passionnant, *Le Chanteur sans nom*. C'est inspiré de l'histoire vraie d'un chanteur oublié qui se produisait avec un loup, dans les années 40 et 50, un grand copain d'Aznavour, truculent, énigmatique, qui a laissé des souvenirs assez dingues à ceux qui l'ont côtoyé. C'est un travail très documenté au niveau biographique, même si on peut douter que ce soit un personnage qui a vraiment existé quand on lit ce qu'ils ont résumé de sa vie! Bref, quand ils ont pensé à moi pour faire un truc sur un chanteur contemporain, j'ai trouvé ça hypervalorisant.

Vous avez eu un droit de regard? Non, je n'ai pas demandé à voir le livre avant parution. Ils m'avaient juste envoyé deux pages parce qu'ils tenaient à savoir si je m'y retrouvais physiquement. Mais c'est une interprétation, une fiction. Je n'avais pas vocation à intervenir. C'est un personnage fictif, je ne me sens pas visé, ils peuvent dire ce qu'ils veulent, et d'ailleurs ils décrivent mon entourage de façon complètement fantaisiste! Ils m'avaient expliqué plus ou moins la trame, et ils m'ont ensuite demandé d'écrire la préface, dans laquelle, comme je n'avais pas lu le livre, j'ai plaisanté autour de ça, genre 'dans quel bourbier ils m'ont fourré'. En mars prochain, il y a un bouquin de Philippe Dupuy qui sort, où je suis à nouveau un héros de BD. Pareil, je n'ai rien vu! Mais là, je suis moi-même. Ça s'appelle *J'aurais voulu faire de la bande dessinée*. Philippe, c'est un des deux dessinateurs de *Monsieur Jean*, avec Charles Berberian. On se connaît, c'est un fan de musique.

Mais concrètement, ça fait quoi de se découvrir en personnage de BD? Pour moi, c'est la Légion d'honneur, c'est comme être juré à Angoulême quand t'es fan depuis toujours et que tu n'y as jamais mis les pieds! Et puis ceux qui me dessinent, ce ne sont pas des tocards! Olivier Balez et Philippe Dupuy ont une production superbe. Moi, mon visage, c'est une sorte de ballon de rugby, facile à dessiner. Enfin, facile... Une fois, j'ai dessiné un truc devant Dupuy et il m'a dit: *'T'as bien fait de te mettre à la musique.'* J'étais vexé! En bossant un peu, j'aurais pu

devenir un dessinateur correct, on va dire. Mais je dessine moins bien aujourd'hui qu'à 12 ans. C'est un entraînement, une pratique.

Vous avez longtemps vécu à Bruxelles, et il paraît que *La Ville qui n'existait pas*, de Pierre Christin et Enki Bilal, n'y est pas pour rien. J'ai lu ça quand j'avais 12 ans et ça m'a donné la fascination des paysages nordiques. Les briques rouges peintes par Bilal, c'est ce qui a fait que je me suis retrouvé à Bruxelles. Après, entre le rêve et la réalité, on se frotte à pas mal de désenchantements *(rires)*. Il y avait aussi *Le Journal de Spirou* comme lien historique avec la Belgique. C'était le monde du rêve pour moi, et c'est hallucinant parce que ça vient de Charleroi, qui est l'une des villes les plus sinistres de Belgique! C'est dingue, cette capacité d'extraction du décor, cette distanciation entre le cadre de production et l'œuvre. Un autre dessinateur à qui je dois ma fascination pour le Nord, c'est Raymond Macherot. Il dessinait toujours une campagne de rêve –même si plus inquiétante à la fin–, sans aucun rapport avec les Ardennes, dont il était originaire. Il y avait cette façon de nier, ou sublimer, son cadre de vie.

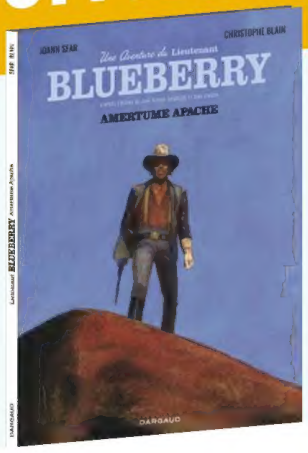
"Les briques rouges peintes par Bilal dans *La Ville qui n'existait pas*, c'est ce qui a fait que je me suis retrouvé à Bruxelles"

Est-ce que la meilleure initiation à l'émotion poétique, ce ne serait pas la BD, finalement? Moi, la poésie, c'est ce que je cherche en tout, et ce dont je suis persuadé, c'est que la BD permet plus facilement que dans certains arts –comme la musique– d'y arriver. Il y a une dessinatrice que j'idolâtre pour ça, c'est Nicole Claveloux. Il se trouve que l'on réédite l'un de ses bouquins, et qu'elle est dans la sélection 'patrimoine' à Angoulême, où elle sera exposée. J'en suis ravi. Elle a travaillé pour *Métal Hurlant* et *Ah! Nana*, une revue féministe. C'est de la poésie pure.

– Tous propos recueillis par VR

FESTIVAL INTERNATIONAL ANGOULÊME 2020 DE LA BANDE DESSINÉE

SÉLECTION OFFICIELLE



BLUEBERRY - AMERTUME APACHE

JOANN SFAR ET CHRISTOPHE BLAIN

D'APRÈS L'ŒUVRE DE JEAN-MICHEL CHARLIER ET JEAN GIRAUD

Alors qu'il patrouille aux abords d'une réserve, le lieutenant Blueberry assiste au meurtre de deux femmes d'une tribu apache tuées par trois jeunes Blancs. Un double meurtre qui risque d'embraser la région... Un récit à la fois fascinant et crépusculaire !

« Scénario impeccable, virtuosité du dessin, du cadre, de la couleur. Réussite totale... la suite... vite ! »

ANTOINE DE CAUNES

DARGAUD

AU RAYON BANDE DESSINÉE

Psychologie

Quel(le) fan de BD êtes-vous?

Par Chamoux et Gouverneur

1 Aucun transport en commun en vue et vous êtes à une heure à pied de chez vous.

§ Alors, techniquement, vous êtes à 52 minutes et il y a un bus sur huit qui roule, mais admettons.

@ Vous ne comprenez pas: vous avez toujours été sympa avec tous les conducteurs de bus et aujourd'hui, c'est comme ça qu'on vous remercie? C'est vraiment pas juste.

€ Vous laissez la pluie acide couler sur votre épiderme blafard. Au loin, la centrale hydraulique crache ses fumerolles radioactives. Vous pensez à vous faire cryogéniser.

& Personne tué jamais a'n marche de peu un, courage allez!!

2 Vous retombez sur votre ex lors d'une fête, et vous avez clairement moins bien rebondi que lui(elle).

& Tellement mérite le il(elle), super de quelqu'un vraiment c'est!!

€ La lumière stroboscopique vous rappelle les cheveux bleus de cet androïde, le jour où vous aviez fait une expérience de mort imminente dans un bunker.

§ Alors, si on veut être un peu précis, il s'agit d'un apéritif dînatoire à l'issue duquel des amis ont jugé bon de diffuser un peu de musique, mais OK.

@ Vous ne comprenez pas: c'est lui(elle) qui vous a quitté(e), c'est lui(elle) qui a gardé l'appart et c'est lui(elle) qui retrouve quelqu'un en premier? C'est du vol.

3 Vous avez initié cette randonnée, vous vous êtes clairement perdu(e), mais vous n'osez pas le dire à vos compagnons de route.

@ Vous ne comprenez pas: vous prenez des initiatives, vous préparez le pique-nique, vous suivez la carte à la perfection et ils vous collent une déviation en pleine forêt? Scandale.

& Pattes vos sur retomber toujours pour don le avez vous, panique de pas!!

§ Alors, vous diriez davantage que vous faites une variante par rapport au projet initial, mais évidemment, on peut toujours dramatiser…

€ Le crépuscule tombe sur la vallée, donnant à votre peau l'aspect gris marbré des stations d'épuration que vous visitez parfois à Noël. Une larme de sang coule sur votre joue. Vous êtes heureux(se).

4 Votre conjoint(e) vous demande de trouver un nom de WiFi rigolo pour le nouveau logement.

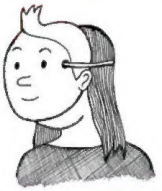
€ Glasnost666

§ LE_Wifi_pas_LA_wifi

@ Seum41

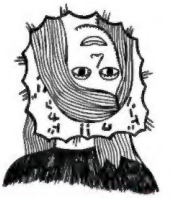
& nous_c'est_coucou

Total: § _____ @ _____ € _____ & _____



Vous avez une majorité de @
Vous faites tout bien, vous aimez la ligne claire, l'élégance et le savoir-faire. Vous n'êtes pas champion(ne) du monde de football, vous êtes fan de BD belge.

Vous avez une majorité de §
Si vous étiez homme ou femme de ménage, vous seriez "technicien(ne) de surface". Si vous étiez nouveau(lle) dans une agence de com', vous seriez "chef(fe) de projet". Vous n'êtes pas fan de BD, vous êtes fan de "romans graphiques".



Vous avez une majorité de &
Vous êtes enthousiaste et vous lisez à l'envers, en toute simplicité. Vous êtes fan de mangas.

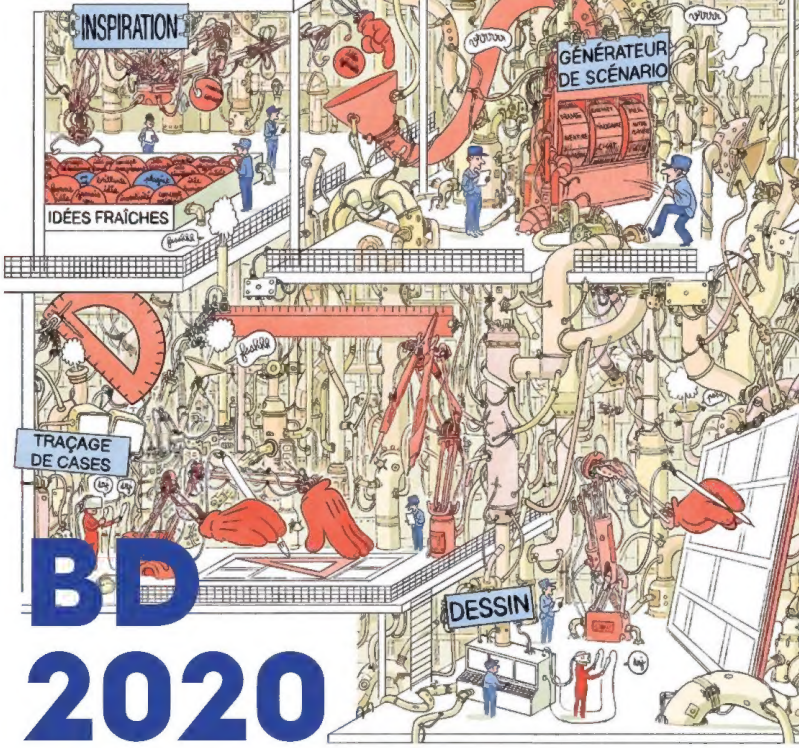
Vous avez une majorité de €
Vous voyez le soleil, les fleurs, la joie, les amis, les bons repas, le dimanche matin, les enfants qui jouent dans le jardin, le champagne, les vacances? Oubliez: vous êtes fan d'Enki Bilal.

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

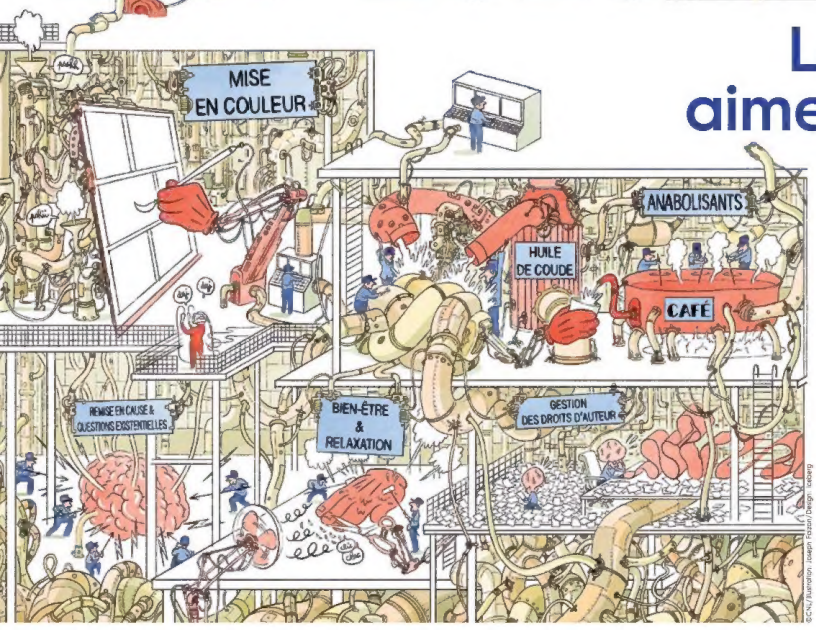
Ministère Culture

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

La cité internationale de la bande dessinée et de l'image



BD 2020



©CNL/Illustration Joseph Falzon, Diego Aranega

La France aime le 9e art

Une année de la bande dessinée partout en France et à l'international

janvier 2020 — janvier 2021

Avec la participation et le soutien de

Partenaires médias

Et si vous pouviez dépasser les limites du réel ?

BOULET

ASEYN

BOLCHOI ARENA

© 2020, Groupe Delcourt

2 tomes disponibles au rayon BD

DELCOURT

Suivez-nous sur :

Découvrez la bande-annonce